

Faire lieu sans faire à la place de l'autre

Hospitalité, conflictualité et appropriation dans une structure d'accueil de jour

Buttex Alexandre

Introduction

Ce texte part de la situation de Antonio comme prétexte pour examiner une difficulté centrale de l'accueil institutionnel : comment soutenir l'appropriation d'un milieu sans transformer les aides proposées en formes imposées auxquelles le sujet devrait se conformer. L'idée qui le traverse est que, lorsque ce que Antonio dépose dans le groupe, sous la forme d'éléments bruts, qui ne peut pas être suffisamment contenu, pensé et transformé par l'équipe, la structure risque de le reprendre à son compte, comme un « boomerang ». L'insécurité de Antonio face à l'imprévisibilité peut alors se déplacer dans le groupe et même agir sur lui. Celui-ci peut tenter de la maîtriser en produisant davantage de prévisibilité, jusqu'à rigidifier l'aide et à reproduire, sous une forme institutionnelle plus fermée et en résonance avec la difficulté de Antonio, la difficulté même qu'il cherchait à accompagner.

Le détour théorique qui constitue la première partie a précisément pour fonction de rendre ce déplacement perceptible. À partir de l'accueil du matin, il décrit la structure de jour comme un milieu qui ne préexiste pas entièrement à ceux qui le fréquentent, mais se forme et se transforme à travers les corps, les voix, les rythmes, les habitudes et les traces laissées et produites. J'examine ensuite comment ce qui demeure brut ou insuffisamment élaboré dans la rencontre avec les bénéficiaires peut circuler dans le collectif, se condenser autour d'un sujet, se déplacer dans les conflits de l'équipe et engager la capacité de la structure à demeurer contenante, hospitalière et tierce. Ce développement permet ainsi de ne pas isoler Antonio de son environnement ni de le confondre avec le problème qu'il semble porter.

La seconde partie se resserre autour du groupe de communication et de deux situations contrastées. Dans la première, un minuteur, introduit comme aide à la prévisibilité, devient progressivement une règle collective et organise le groupe autour de la difficulté attribuée à Antonio. Dans la seconde, une balle plus au moins inattendue ou pas tout à fait lui offre momentanément une prise corporelle sur sa tension, sans être fixée en un programme, ni transformée en une prescription. Le contraste entre ces deux objets permet d'interroger les conditions dans lesquelles un support devient réellement une aide : non parce qu'il a été défini comme tel par les professionnels, mais parce qu'il demeure suffisamment provisoire, transformable et peu prescriptif pour que le sujet puisse s'en saisir, le détourner et l'éprouver comme venant aussi de lui.

Prendre soin du lieu pour que le sujet puisse y prendre place

Je présente une situation centrée sur l'usager Antonio en la développant au fur et à mesure, car il en est, semble-t-il, bien le centre, et pas seulement en apparence. Il sert

toutefois aussi de point de départ, peut-être même de prétexte, pour éclairer quelque chose de la dynamique de la structure d'accueil dans laquelle il s'inscrit. Antonio bénéficie de la possibilité de fréquenter ce lieu et de participer aux activités qui s'y déroulent, dans un but qui n'est peut-être pas encore très clair pour lui et, réciproquement, pas entièrement pour nous – les soignants – non plus. D'ailleurs, il est assez rare que ceux qui fréquentent ce genre de structure y arrivent avec un objectif préétabli et véritablement constitué comme étant le leur. Ce qui vient d'abord à l'esprit serait qu'il puisse y trouver un milieu où expérimenter et construire un monde, afin de s'inscrire à sa manière dans le lieu plutôt que d'y vivre seulement, et, progressivement, « faire milieu » avec les autres usagers qui y sont accueillis durant la journée.

Mais il s'agit aussi d'entendre que ce lieu d'accueil, pour rester un lieu d'humanité ou humanisant et ne pas devenir lui-même pathogène, doit, dans un certain sens, être soigné, au sens d'en prendre soin. Pour reprendre une expression devenue assez connue dans le champ de la psychothérapie institutionnelle, il est nécessaire de « soigner l'institution » afin qu'elle puisse acquérir une fonction sociothérapeutique ou, dans notre cas, une fonction socio-éducative, tout au moins, pour que celui qui la fréquente n'en ressorte pas dans un état plus dégradé qu'à son arrivée.

En d'autres mots, il est nécessaire qu'il ne se transforme pas en un lieu ou un environnement iatrogène, c'est-à-dire qui aggrave des troubles de santé en raison de conditions minimales de prise en charge, ou d'un accompagnement insuffisamment attentif à donner ou redonner une place et du sens aux aspects défaits et bruts des signes qui se présentent. Cela ne signifie bien sûr pas que tout ce qui affecte une personne accueillie relève du lieu : certains états ou certaines variations tiennent davantage aux particularités du sujet, à son syndrome ou à des problématiques somatiques qui lui sont propres. Sans rapprocher indûment une structure d'accueil de jour de l'hôpital psychiatrique où cette pensée a pris naissance, la proposition d'Hermann Simon conserve ici une fonction heuristique. Pinel rappelle ainsi, à partir de Simon, que l'hôpital peut présenter « une telle similitude de fond avec la pathologie des patients » que « l'institution, agitée, serait à traiter » avant de pouvoir accueillir ceux-ci de manière féconde (Simon, 1929, cité par Pinel, 2018, p. 126).

La difficulté est peut-être là, constante dans ce genre de lieu : ne pas rester pris dans une homologie devenue chronique, qui ne laisserait plus apparaître d'autres possibles que ceux déjà existants. Le lieu peut en effet reprendre à son compte, parfois sans le savoir, quelque chose des impasses, des conflits ou des mouvements psychiques des personnes qu'il accueille. Il ne s'agit pourtant pas d'empêcher toute résonance entre les sujets, l'équipe et l'institution, ce qui serait probablement impossible, mais de permettre que ce qui s'y dépose puisse être reconnu, repris et, autant que possible, mobilisé.

Pour demeurer vivant et constituer réellement un apport, le lieu semble trouver une part de sa vitalité dans la reprise de ce qui y circule et dans la remise à l'ouvrage de ce qui n'arrive pas encore, ou pas suffisamment, à se penser. Pinel (2018), reprenant

les recherches menées par Stanton et Schwartz à la clinique de Chestnut Lodge, souligne avec précision « les effets pathogènes des mouvements inconscients traversant les équipes instituées » (p. 127). Lorsque des praticiens ou des sous-groupes engagés auprès d'un même patient demeurent pris dans des désaccords qui ne peuvent être ni dits ni élaborés, ces conflits peuvent contribuer à l'aggravation de ses manifestations pathologiques, à sa décompensation ou à sa chronicisation. À l'inverse, la mise en discussion de ces désaccords, qui sont d'ailleurs inévitables et peuvent parfois être nécessaires, peut introduire un écart et permettre que quelque chose se ranime, aussi bien du côté du patient que de celui de l'équipe.

L'équilibre viable reste ainsi incertain. C'est là que se joue quelque chose d'impondérable dans ce genre de lieu. Le lieu tend, de fait, par ce mouvement même, et par cette énergie propre, à un équilibre métastable : ne pas encore y arriver, mais continuer d'essayer. Ce n'est donc pas nécessairement l'apparition des tensions, des désaccords ou des phénomènes d'homologie qui rend le lieu pathogène en soi, mais plutôt leur fixation et l'impossibilité d'en faire « quelque chose ». Le travail n'en reprend souvent qu'avec certaines parties, là où une prise en main devient possible ; ce qui reste garde quelque chose de la tension non résolue, et ce reste maintient aussi le lieu vivant, en y préservant une vitalité qui l'ouvre encore à une suite. Je garde cette dimension davantage en arrière-plan, en prenant surtout appui sur ce que Denis Mellier développe dans *La vie psychique des équipes* (2018).

C'est peut-être là que l'hospitalité vient tenir quelque chose de l'ensemble, comme une sorte de clef de voûte d'un équilibre incertain, à reprendre et à réinterroger dans le tissage du quotidien, sans finalité véritablement arrêtée. Le lieu d'accueil, en tant que structure de jour, s'efforce ainsi de rester hospitalier au sens le plus profond du terme. Il s'agit bien sûr d'offrir une place à celui qui arrive dans ce nouvel espace, mais aussi de prendre en compte ce que sa présence met en lumière : les habitudes du lieu, les contrats implicites que les tensions révèlent, et ce qu'elles contraignent le collectif à considérer. Ce qui se travaille ainsi dans le lieu, en tant que milieu vivant, pourrait peut-être s'entendre de cette manière : non pas devenir un espace sans défaut ni reste, mais demeurer suffisamment viable pour que celui qui le fréquente puisse encore y prendre appui, faire expérience et en tirer quelque chose pour lui-même.

Antonio garde alors une place un peu particulière dans les deux vignettes futures et dans leur développement. Il en est d'abord le point d'entrée, peut-être même le prétexte, parce que sa présence permet de regarder ce qui se construit entre celui qui est accueilli et le lieu qui l'accueille. Plus loin, lorsque les séquences se resserrent autour de lui, il en devient plus clairement le sujet, sans que ce qui se joue dans le lieu disparaisse pour autant. Je précise que ce qui m'interroge tout au long de cette écriture n'est pas d'abord ce qui est préconçu ou prescrit, même si cela reste inévitable et impondérable, mais ce qui se passe au plus près de l'activité, dans ce qui se fait. Cette écriture garde ainsi une inspiration phénoménologique à la manière dont les situations sont vécues et éprouvées, à ce qui s'y modifie et à ce qui résiste encore à une compréhension trop immédiate.

C'est avec cet arrière-plan que j'aborde certains concepts comme autant de « lunettes » permettant de rendre cette lecture et cette aventure suffisamment

intelligibles, sans chercher à enfermer les situations dans un modèle explicatif unique. Le trouble du spectre de l'autisme, qui concerne une grande partie de la population accueillie, ainsi que les particularités d'un accueil de jour offrant aux personnes un lieu durant la journée et à leurs familles une forme de relais, constituent d'abord l'arrière-plan de cette réflexion. Il est ensuite question de création du milieu, de territorialisation et d'appropriation du lieu, notions qui permettent de penser différents processus de subjectivation au contact d'un environnement qui n'est jamais entièrement donné à l'avance. D'autres concepts viennent soutenir cette lecture au fur et à mesure des situations : le « savoir laisser faire », qui me semble constituer un impensé intéressant auquel je suis sensible, la fonction contenante, la conflictualité groupale, la fonction de porte-symptôme, la fonction tierce et, plus largement, l'hospitalité institutionnelle.

Après avoir posé quelques éléments nécessaires à cette réflexion, je donne des indications biographiques, actuelles et « cliniques » sommaires concernant Antonio, afin de situer certaines dimensions de sa singularité. Elles seront plus longuement développées avant les vignettes de fin. Je poursuis par une description, elle aussi partielle, du cadre de la structure dans laquelle nous l'accompagnons, description que nous avons, d'une certaine manière, déjà commencée. Pour des raisons de confidentialité et de discrétion professionnelle, je ne dévoile pas l'intégralité des détails relatifs au lieu ni à la dynamique interne de l'équipe. Les éléments retenus devraient toutefois suffire à éclairer les quelques séquences présentées dans la dernière partie du texte. Celles-ci cherchent à rendre compte d'un processus qui demande aux membres de l'équipe de reprendre ce qui les traverse et, d'une certaine manière, de se penser eux-mêmes, afin d'aider Antonio à se penser à son tour.

Il reste encore quelques éléments à préciser concernant la configuration de ce lieu d'accueil de jour, qui donne, de prime abord, l'impression d'être très souple au regard d'une population de personnes présentant un TSA et/ou une déficience intellectuelle. On pourrait penser que celle-ci demanderait, au contraire, des espaces spécifiquement aménagés et des programmes conçus pour cette population. Des programmes structurés de type TEACCH y sont bien instaurés (Schopler, 2023 ; Carminati et al., 2017 ; Gerber et al., 2008 ; Mesibov et al., 2005), mais non à grande échelle. Je m'y réfère plutôt comme à des ressources utiles, mobilisées selon les situations et les besoins de l'acte éducatif (Buttex, 2023). Je vais ensuite développer plusieurs types de discussion pour approfondir cette pensée en mouvement.

Première discussion

Le temps double de l'accueil du matin : flottement et présence proche

Il existe ainsi, en premier lieu le matin, un moment d'accueil très ouvert et relativement libre, puis d'autres moments davantage délimités, mais ajustés à l'état de chacun, ainsi que des programmes qui viennent s'ajouter au fur et à mesure de la journée. Il s'agit donc de rendre le cadre suffisamment prévisible, tout en sachant également *dire* le changement, les variations et les ajustements. Cela constitue, dans la profession, tout un sujet, pris quelque part entre les « hyper-prédictifs » et les « ajusteurs », deux

positions qui peuvent aussi, à leur manière, devenir défensives. Bien que la structure comporte ses propres impondérables, la démarche tente avant tout de s'ancrer dans l'expérience vécue par chaque personne accueillie, que ce soit au moment de son intégration dans le lieu ou, plus quotidiennement, à l'entame de sa journée.

Je précise que le moment libre du début de journée est proche, mais pas égale au type d'accueil pratiqué dans les maisons de quartier dites en milieu ouvert. Nous nous laissons prendre, en quelque sorte, au début de cette première partie, dans un « savoir laisser faire » apparent, en prenant le pouls de chacun avant qu'il n'entre dans des espaces et des dispositifs plus structurés ou plus programmatiques, tout en restant souples et adaptables, le cas échéant.

Ce « savoir laisser faire », dans ce genre de moment, peut être entendu au sens où Libois, reprenant Deligny, dit : « [...] Deligny laisse faire ou, plus précisément, par la présence proche, offre un cadre qui "laisse faire" » (Libois, 2013, p. 275). Cette mise en place, dans cet espace, s'explique en partie, mais pas seulement, par le fait que les bénéficiaires arrivent à leur propre rythme, les transports n'étant pas tous synchronisés : leurs arrivées s'échelonnent entre 8 heures et 10 heures. Pour d'autres, cet échelonnement tient aussi à leurs propres exigences et particularités, afin, tout simplement, qu'ils parviennent à venir jusqu'à nous, sans trop de contraintes et à tout de même trouver un arrimage pour un certain moment, même incertain. Ils prennent place, se posent, interagissent avec leurs pairs ou avec nous, mais, dans la majorité des cas, de manière indirecte. Cette dynamique ressemble à une entrée scolaire le matin, avant la cloche. Les enfants tournent autour des enseignants, qui les observent du coin de l'œil. Des parents échangent quelques mots. Puis tout se resserre, l'entrée s'embraie et la journée commence.

Ce temps apparemment souple engage un double mouvement : un flottement qui peut donner l'impression d'être peu attentif au monde qui nous entoure, alors qu'il s'agit de rester attentif, mais de manière périphérique et non immédiatement interventionniste et directrice. Nous essayons de ne pas nous rendre tout de suite actifs pour eux, afin que chacun puisse se laisser imprégner, petit à petit, par l'ambiance, favorisant ainsi une sorte de « descente en profondeur dans la journée ». Comme l'écrivent Libois et Heimgartner, « l'action c'est aussi d'être là, tranquille, sans savoir de quoi va être faite la journée qui s'annonce » ; il s'agit alors de ne pas « s'activer dans tous les sens pour prouver que l'on fait quelque chose » (p. 26).

Cette partie initiale constitue un espace de décompression, de déphasage et de rassemblement en douceur, le seul véritable temps de ce type dans la journée, avant la première activité, celle du groupe dit de communication. Cette première période n'est pas seulement un temps d'attente ou un sas, mais un moment où peut « se travailler », implicitement, ce que Libois nomme encore un acte éducatif. Je préciserais ici cet acte dans ce type d'espace ouvert comme indirect : « Sortir des sentiers battus de la parole convenue, attendue, oser les chemins de traverse, laisser venir à soi ce qui émerge, ce qui se tait, ce qui fait mal comme ce qui transcende, est ainsi un acte éducatif. Sortir de ce qui est prescrit, jouer sur les frontières, *offrir du cadre qui s'installe par l'interaction*, au besoin, laisser advenir la crise nécessaire, [...] » (2013, p. 276). Une telle attention, se nomme aussi par cet auteur de « présence proche »,

c'est en quelque sorte « Être présente sur le mode mineur [qui] demande à accepter la distraction, l'hésitation et même à les comprendre comme une ouverture au développement d'autrui. Ne pas prendre trop de place, toute la place ; oser être là sans expression d'un engagement fort ». (Libois, 2013, p. 226) Cette pratique fait partie de notre présence du matin. Elle ne se décrète pas et demande de sortir d'une logique de résultats et d'efficacité immédiatement visibles, ce qui n'est pas toujours facile à entendre.

Deuxième discussion

La territorialisation du lieu par les corps, les voix et les traces

Ce moment d'accueil, particulièrement ouvert durant la première heure de la matinée, peut, de prime abord, paraître brouillon et donner par moments l'image d'une fourmilière. Il ne s'agit pourtant pas d'un temps informe ou faiblement structuré, le cadre prend forme dans les diverses interactions qui s'y jouent à chaque instant et au fur et à mesure que le temps avance.

Dans cet espace dont la configuration s'apparente à celle d'un « open space », composé de zones faiblement différenciées, les personnes accueillies la journée arrivent, comme nous l'avons dit, de manière plus ou moins disséminée. Elles saluent chacun à leur manière, circulent vers les autres pour certaines, s'arrêtent, repartent, se rapprochent ou se tiennent momentanément en retrait, mais dans des endroits qui leur sont habituels et qui, pour d'autres, prennent une dimension nettement plus ritualisée. Des paroles se croisent, directement avec certains, plus indirectement avec d'autres, et quelque chose de l'ensemble s'y joue aussi.

Ce sont parfois moins des mots et des phrases constitués que des sonorités et des musicalités, sous forme de productions sonores, de mouvements dans l'air, avant même d'être porteuses d'une signification formelle ou purement symbolique. Ces sons se répondent de temps à autres entre deux ou plusieurs personnes, et quelques fois aussi à l'échelle de l'ensemble, sans intention particulière de signifier, mais venant graduellement, manifesté une existence et une présence. Tout semble alors se jouer sur des partitions déjà jouées, déjà connues, qui orientent les mouvements sans pour autant les déterminer entièrement. Ces sons et ces mouvements sont peut-être des indices de ce que Bittolo nomme l'ambiance : quelque chose dont le sens n'est pas encore bien déterminé, mais qui est déjà là et travaille le groupe. Il l'écrit en ces termes, « l'ambiance, comme nous l'avons vu, n'a pas de sens en elle-même. Elle module, stimule ou inhibe l'activité psychique ; elle offre une forme contextuelle, sensorielle et affective à la pensée, je crois sans intentionnalité consciente ou inconsciente » (2008, p. 54).

Ces gestes et ces habitudes rejoués constituent des points d'étayage pour tous les acteurs en présence, chacun venant y jouer sa partition dans cette scène collective, sans que celle-ci se répète totalement à l'identique. Par ces mouvements, qui sont les leurs, mais auxquels nous prenons également part, par ces reprises et ces variations, l'espace se différencie peu à peu, tout en ne demeurant perceptible que sous la forme

de petites touches nuageuses, semblables à celles d'une peinture impressionniste en train de se faire. En se fixant momentanément, certaines formes deviennent familières, tout en restant provisoires, tandis que d'autres prennent ou reprennent un rythme plus habituel : des proximités se forment ou se reforment, des distances se maintiennent lorsqu'elles ont trouvé leur mesure, ou s'ajustent lorsqu'elles la cherchent encore, des places se dessinent ou se redessinent, mais jamais complètement de la même manière, même si l'on y retrouve des formes récurrentes, des patterns, pour ne pas redéfinir le monde indéfiniment. D'ailleurs, ces récurrences, continuellement rejouées dans des occurrences singulières, se mettent assez naturellement en place.

Ce qui paraît d'abord dispersé participe ainsi à une mise en place progressive, où chacun trouve place, ou plutôt ses places, dans un espace réticulaire, fait de points-nouage. Cet espace prend vie dans et par le mouvement ; le mouvement est consubstantiel à cette mise en vie au quotidien. Les bénéficiaires se tiennent ainsi, peu à peu, ensemble, en un collectif suffisamment présent, et chacun avance dans la journée de cette manière, sans être pour autant parfaitement constitué dans sa finalité. Celui-ci connaît chaque jour ses variations, selon l'atmosphère qui y règne : parfois plus légère, parfois plus lourde, parfois propice au rapprochement, parfois davantage au retrait, tandis que le territoire et ses marquages continuent de se recomposer, sans que le collectif ne se défasse.

C'est dans une fonction strictement heuristique, et sans rabattre les personnes accueillies sur le monde ornithologique *stricto sensu* (voir plus bas dans le texte) que je vais maintenant me servir de la proposition de Vinciane Despret, psychologue et philosophe attentive aux savoirs de l'éthologie. Celle-ci me donne, dans notre cas, la possibilité de rendre perceptible cette occupation de l'espace, par un travail d'analogie, un processus complexe à saisir et difficile à décrire lorsque rien n'y est véritablement linéaire. Le territoire que constitue la structure d'accueil n'y apparaît pas comme un espace déjà constitué qu'il suffirait ensuite d'occuper, même si des traces y existent déjà, laissées dans le milieu lui-même par les jours précédents et même plus que les jours précédents. Il apparaît aussi comme ce qui se forme et se reforme progressivement, par des arpentages, des rythmes, des signes de présence et un tissage répété de l'espace. C'est dans cette idée que vient prendre place la citation éthologique suivante :

« À observer un oiseau devenant territorial, on ne peut manquer les répétitions incessantes de ces arpentages [...]. On l'a raconté tout au début, l'oiseau choisit un promontoire, puis se déplace dans un espace qui se constitue progressivement comme espace d'appropriation, par des allers et retours répétés, des arpentages rythmés. [...] Mais l'oiseau qui arpente fait encore autre chose, il dessine à l'encre invisible une toile dense au-dessus de l'espace progressivement rempli de sa présence. Le chant l'accompagne, il est lui-même forme d'arpentage [...]. Mais ce n'est pas tant un mur qu'un tuilage [...], ou tout terme qui pourrait évoquer le fait de recouvrir une étendue, comme on tisserait une toile faite de mouvements et de chants. Le chant opère à certains égards à la manière de la toile de l'araignée. La toile que tisse l'araignée étend les limites du corps de cette dernière dans l'espace, elle est le corps de l'araignée, et tout cet espace ainsi pris dans la toile, qui devient espace-de-toile,

espace-de-corps, cet espace qui était jusque-là un milieu ou un entour, devient non pas une propriété de l'araignée au sens usuel, mais une propriété au sens de ce qui lui est propre [...] » (Despret, 2019, p. 95)

Les oiseaux travaillent et retravaillent leur territoire et, par-là, leur monde propre, créant du milieu par le vol, le chant et leurs déplacements. Les bénéficiaires et nous-mêmes, sans établir d'analogie directe, mais dans une démarche indirecte et heuristique, retravaillons également cet espace par les corps, les mouvements en acte et nos voix-mélodies. Ces voix-mélodies, ces formes de chant et de vocalises, prolongements de nos corps, se répondent à travers les distances de l'espace. Par exemple, lorsqu'il y a des moments de calme dans la structure, nous pouvons dire qu'ils ne le sont jamais tout à fait : jusque dans les différentes parties du lieu, des sons persistent qui semblent ne pas communiquer entre eux et qui, pourtant, se répondent.

Dans la même veine, dans le cas des éducateurs, viennent aussi par des formules éducatives sonores, apparentées à des « sons-mantras » : des formules maintes fois utilisées, qui ne nous appartiennent que très partiellement et qui occupent, elles aussi, l'espace comme prolongements de nos corps. Il s'agit à la fois du corps dans l'espace, en tant que traceur, et du corps professionnel, à la manière d'une blouse ou d'un habit de travail. Ce sont des mots qui nous précèdent, déjà inscrits dans la langue et dans l'institution : les mots d'un Autre, ou du grand Autre, comme le dirait Lacan.

Il y a, dans cette occupation de l'espace, plus que de l'adaptation. Il y a un travail constant d'appropriation qui ne relève pas seulement de la socialisation, mais d'une manière de faire, d'un style, au sens d'un travail de culture. Ce sont les habits de notre fonction, avec, pour chacun, son style. Ces formules passent notamment par nos corps et par le son de nos voix, qui les prolongent dans l'espace. Reprises comme des mantras ou des mots-valises que l'on ne prononcerait pas ailleurs, elles finissent, elles aussi, par occuper l'espace. Dans le même mouvement, les personnes accueillies apprennent elles aussi à évoluer dans cette sorte de forêt qu'est le milieu secondaire de l'institution, ici la structure de jour, qui n'est pas le même que leur milieu primaire familial. Mais elles ne font pas que s'y adapter : par leurs manières d'être, leurs habitudes, leurs déplacements, leurs rapprochements ou leurs retraits, leur choix ou rejet, elles le modifient en même temps qu'elles apprennent à le connaître. Certains passages existent déjà ; d'autres se font peu à peu, à force d'y passer. L'éthologie a pleinement sa place pour aider à regarder ce travail de traces, de traçage de chemins et de mouvements.

Les dire, les gestes et les actes forment ainsi une polyphonie, apparemment en attente et pourtant déjà en acte, les deux à la fois, qui laisse dans le lieu des traces explicites ou implicites. Celles-ci demeurent comme une sorte de mémoire impersonnelle, mais se réactivent et deviennent *presque* personnelles selon les occasions offertes à chaque instant *t*. Le mouvement est donc constant ; autrement, il n'y aurait plus véritablement d'existence : sans souffle, pas de cœur. Les chants-traces, pris dans le mouvement des uns avec les autres, auquel nous-mêmes sommes inévitablement mêlés, dessinant ainsi un monde sous forme de toile tissée, presque sans interruption.

Rapportée avec précaution à ce temps d'accueil, cette proposition permet de penser que les déplacements, les voix, les gestes, les silences et les ritournelles ne viennent pas simplement se loger, comme des éléments objectifs, dans un espace préexistant qui serait le milieu déjà là. Pour pouvoir s'y adapter, ceux qui l'occupent créent aussi du milieu en se l'appropriant, afin d'y être présents avec ce qui leur est propre. C'est, au fond, là que cette proposition prend tout son intérêt : ils le tissent et contribuent à le rendre peu à peu familier à partir de leur propre attribut.

Ce processus de territorialisation (Deleuze & Guattari, 1980), particulièrement visible pendant la première heure, ne disparaît pas lorsque commencent les activités plus structurées. Il demeure présent en arrière-plan, se resserre, se déplace ou se recompose dans les ateliers, au cours des déplacements, notamment à l'extérieur, et dans les différents temps interstitiels de la journée. L'accueil du matin ne constitue donc pas seulement une séquence préalable aux activités : il engage un processus qui continue de travailler le lieu et le collectif au-delà de ce seul moment. Voilà, en quelque sorte, dans quelle configuration Antonio et les autres usagers arrivent le matin. Cette scène de théâtre quotidienne se rejoue sans jamais recommencer tout à fait à zéro. Une partition en partie connue est reprise ; elle semble parfois identique, mais diffère pourtant selon les présences, les rythmes, les états et les mouvements du jour.

Troisième partie de la discussion

Faire milieu là où les mondes ne coïncident pas d'emblée

Cette discussion peut être prolongée, également dans une autre perspective heuristique, afin de saisir la question de l'appropriation du milieu par chaque sujet, c'est-à-dire la possibilité de « faire lieu », de faire sien ce lieu à partir de ce qui, pour lui, devient pertinent, de ce qu'il prend ou rejette. Cette perspective me semble particulièrement féconde pour penser les sujets dont les modalités perceptives, relationnelles et cognitives ne correspondent pas toujours aux formes d'appropriation des lieux généralement attendues. Il ne s'agit alors pas de penser les personnes qui fréquentent la structure uniquement en termes de pure adaptation sociale, comme je l'ai déjà indiqué. Celle-ci, lorsqu'elle demeure essentiellement assimilatrice, ne constitue pas encore pleinement un travail de culture. Dans ce cas, le sujet assimile les usages du lieu sans que ceux-ci puissent, en retour, être remis en jeu ou transformés par sa présence et ses actes au quotidien.

Reprenant notamment une proposition de François Tosquelles, Yves Clot avance que les hommes ne peuvent se contenter de vivre dans un milieu sans risquer de n'y faire que survivre. Vivre suppose alors de pouvoir « fabriquer du milieu pour vivre ». Clot associe cette possibilité au fait de « tisser sa toile professionnelle » dans le cas du monde du travail, c'est-à-dire de « laisser son empreinte quelque part » et de réaliser ainsi un « travail de culture » (Bureau PsyCnam, 2021, 53 min 32 s–53 min 53 s). Ce qui lui est transmis dans la pratique, au sein de la structure d'accueil, peut alors devenir véritablement sien dans la possibilité même de le remettre en jeu.

Bien que Clot développe cette proposition à partir du milieu professionnel, elle peut, me semble-t-il, être déplacée avec prudence vers la vie institutionnelle. Faire milieu tient alors aussi à la possibilité laissée à chaque sujet d'inscrire quelque chose de lui dans le lieu, de transformer certains de ses usages, d'y introduire ses rythmes et ses manières d'être, sans que ce qui échappe aux formes attendues soit immédiatement asséché ou ramené à la norme. La proposition de Catherine Perret, philosophe et psychanalyste, autour de la création du milieu peut venir prolonger cette réflexion. Elle permet d'entrevoir comment se forme un espace de médiation entre des mondes différents : le monde de l'enfant et le monde de l'adulte, le monde des personnes en situation de handicap et le monde dit « normal », entre autres.

Par monde, j'entends ici ce qui se forme autour d'un sujet dans son rapport à son environnement. Pour rendre sensible la différence entre ces mondes, je prends, sans en faire une analogie structurale, l'exemple du novice, dont le monde n'est pas tout à fait le même que celui de l'expert. Leur rencontre, leur coexistence aussi, suppose peut-être la création d'espaces de médiation entre eux, malgré l'asymétrie et la différence des mondes qui les traversent. Ce petit détour par un autre champ, que l'on retrouve en ergonomie, mais aussi dans les processus de formation et de développement, peut, avec précaution, servir d'appui pour penser ce qui se joue lorsque des mondes différents se rencontrent.

Par exemple, dans ses premières expériences, l'activité du novice demeure souvent prise dans un plan dont il peine à s'écarter lorsque la situation devient incertaine (Ria et al., 2003) ; celui-ci reste en quelque sorte accroché au déroulement procédural de l'acte et de l'activité qu'il réalise. Les recherches comparant novices et experts montrent également que l'expérience transforme peu à peu les modèles de la situation mobilisés, ce qui est retenu comme pertinent dans l'action, ainsi que la manière d'en anticiper les variations (Delgoulet, 2015). Il ne s'agit donc pas seulement, pour l'un, de s'adapter au monde de l'autre, mais de créer entre eux suffisamment de milieux pour que chacun puisse rencontrer l'autre à partir de son monde propre . C'est ce déplacement, de l'adaptation vers la création d'un milieu commun, que la proposition de Perret permet de reprendre ici à partir du lieu lui-même.

Dans cette perspective, ce lieu ne peut plus être pensé seulement comme un espace préexistant et figé auquel Antonio et les autres personnes qui le fréquentent devraient peu à peu s'adapter. Il se constitue aussi à partir des singularités, des histoires et des traces de ceux qui s'y trouvent réunis, ainsi que de traces plus anciennes, en partie « fossilisées », mais non totalement inertes, que les présences actuelles peuvent rencontrer, parfois déterrer, et auxquelles elles peuvent redonner vie à leur manière, mais jamais tout à fait. Perret distingue ainsi une démarche qui « vise à créer un milieu ». Celle-ci « part de la singularité des individus adultes et enfants réunis "là", par les circonstances, et qui doivent inventer une vie ensemble. Elle part du commun qui s'ébauche alors » (Perret, 2016, section « Institution ou milieu ? », par. 1). En quelque sorte, le commun se situe donc moins dans ce que les individus auraient déjà en partage, ou auraient à partager, que dans ce qu'ils parviennent à *fabriquer* entre eux, à partir de ce qui ne va pas de soi, ne tient pas encore, mais qu'ils essaient tout de même de faire tenir en bricolant.

Ce qui se forme ainsi, à travers les arpentages, les rythmes, les habitudes et les traces laissées, tient aussi à la manière dont chacun « fait présence » à l'autre. Cela ne relève pas seulement d'une occupation progressive du territoire, mais bien d'une *fabrication* et d'une appropriation toujours reprises du milieu lui-même.

À partir de là, la question de l'appropriation, là où les psychanalystes parleraient peut-être de subjectivation, est à entendre à partir de ce travail de fabrication. En repartant ainsi, à propos par du tracé enfantin, pour en saisir encore un autre exemple, et sans rabattre la situation de Antonio, ou de tout autre sujet du groupe, sur celle de l'enfant dessinant dont traite le texte sur lequel je m'appuie, Perret écrit que celui-ci « se fabrique une enveloppe psychique qui lui permet de sélectionner ce qu'il prend et ce qu'il rejette du milieu qui l'entoure » et qu'ainsi « il s'approprie le monde ambiant » (Perret, 2016, section « L'enfant dessine », par. 2).

Cette proposition offre ici un modèle d'intelligibilité : se réapproprier le lieu ne consisterait pas seulement, pour Wilfrid pour les autres sujets du groupe, à s'inscrire dans une organisation déjà définie et à s'y conformer, mais à pouvoir trouver ou retrouver des prises dans ce qui les entoure, y reconnaître certaines régularités, en rejeter ou en déplacer d'autres, et y laisser suffisamment de traces pour qu'une manière singulière d'être là au monde puisse prendre corps et, dans certaines situations, devenir aussi pertinente pour d'autres. Le milieu devient alors moins ce à quoi ils devraient s'adapter que ce qui, travaillé par eux, par les autres membres du groupe, mais aussi par nous, pourrait progressivement devenir habitable et adressable, afin que chacun puisse y trouver un chemin viable selon ses propres conditions d'existence. S'il fallait le dire en une formule plus succincte, il ne s'agirait pas d'adapter les sujets accueillis à un monde déjà là, mais de refaire avec eux un milieu, depuis la manière singulière dont chacun vient l'éprouver et l'habiter.

Quatrième discussion

S'approprier et l'accueil : conflictualité et le lieu comme espace tiers

Entre activité située et poussée pulsionnelle

Jusqu'ici, dans le texte, la manière dont un sujet prend place dans le milieu a surtout été pensée à partir de ce qu'il y perçoit, des prises qu'il y trouve, des aptitudes qu'il construit, des actions qu'il y engage et des traces qu'il y laisse en couplage avec son environnement. Donc, cette première lecture sans le nommer, évoque et peut être rapprochée, en arrière-plan, à certains travaux relevant de l'anthropologie cognitive et des approches socioculturelles, situées ou distribuées de l'action et de l'activité : l'apprentissage situé et la participation périphérique légitime chez Lave et Wenger (1991), l'action située chez Suchman (1987) et la cognition distribuée chez Hutchins (1995). Ces rapprochements ne font toutefois pas ici l'objet d'un développement spécifique dans cette discussion, même si elle s'y apparente. Ils permettent surtout de rappeler que l'appropriation d'un lieu ne se produit pas indépendamment des actions,

des autres sujets et de l'environnement dans lequel elle prend forme. Mais cette lecture laisse encore en retrait ce qui, dans un sujet, pousse, insiste et ne trouve pas immédiatement une forme représentable ou partageable : la dimension pulsionnelle. C'est à partir de là que la discussion se déplace. C'est à partir de là que la discussion se déplace.

Ce qui insiste pousse et se dépose dans le milieu

En prenant donc, encore une fois, Antonio comme prétexte pour poursuivre cette discussion autour de la pratique d'accueil, je pars de ce qui insiste et de ce qu'il dépose en nous de brut. Nous tentons alors de le penser à partir de ce que nous recevons, sans toujours savoir immédiatement de quoi il ne s'agit ni à qui cela appartient. Ces morceaux informes, qui demandent à être pris ou repris, produisent un effet sur soi, mais également sur un autre, sur plusieurs autres, ou même sur l'ensemble : « ça pousse et ça reste très diffus ». Cela relève d'un mouvement projectif qui touche chacun des membres de l'équipe, mais aussi les autres bénéficiaires, sans oublier les alentours, ainsi que, en réaction, ce que nous-mêmes pouvons projeter en retour, ce que nous pourrions appeler le contre-transfert, c'est-à-dire ce que le milieu/groupe « soignant » vit inévitablement face au transfert des « soignés ». Un seul sujet peut alors porter ou représenter quelque chose de l'ensemble, ou venir toucher quelque chose de particulier chez un autre sujet. L'environnement n'est pas extérieur à ce mouvement : il y participe également, notamment par les ambiances qui s'y forment, se transforment, parfois se figent ou brutalement se défont. J'entends donc ici le groupe dans un sens élargi, comprenant toute la structure d'accueil, bénéficiaires et éducateurs, avec, en arrière-plan, l'institution dans sa dimension impersonnelle.

L'enjeu se joue ici, par exemple avec Antonio, à partir de ce que nous recevons de brut de lui et des autres, de la manière dont cela nous affecte, et de ce que nous parvenons, ou non, à transformer lorsque nous tentons de l'accompagner, si nous y arrivons, afin qu'il puisse lui-même se penser dans ce lieu et, peut-être, s'y produire, lui aussi, comme sujet.

C'est à cet endroit que je souhaite introduire la question essentielle de la pulsion, de ce qui nous affecte. Je pars de la formule freudienne bien connue « Wo Es war, soll Ich werden » — « Là où était du ça, du moi doit advenir » (Freud, 1933/1995, p. 163) —, qui peut être reprise dans le prolongement que lui donne Roussillon, que je trouve intéressant pour légèrement élargir cette notion, de l'intrapsychique à l'intersubjectif, en prenant en compte l'objet si je puis le dire ainsi. Celui-ci écrit : « "Là où était le ÇA, le moi, la subjectivité doit advenir », va devoir advenir, elle n'est pas là d'emblée, elle n'est pas première. C'est en subjectivant l'expérience, en la représentant, en la symbolisant, donc en la métabolisant et en se l'appropriant, qu'on gagne le droit à un choix, que l'on conquiert la possibilité de réinstaurer le primat du principe du plaisir-déplaisir » (Roussillon, 2018, section « Le modèle 1920 : la contrainte de répétition », par. 8).

Cela veut signifier en premier lieu tant qu'une expérience reste brute, donc non représentée, elle peut s'imposer au sujet que sous forme de tension, d'angoisse, de répétition, de passage à l'acte, le sujet ne décide rien.

Pour sortir de cette impasse pulsionnelle, ce travail de digestion ne se joue cependant pas seul à seul : il rencontre aussi l'objet. Roussillon écrit ainsi que « le désir de l'identique se heurte à la différence, à l'altérité, alors nécessairement venue de l'extérieur, de l'objet, des objets retrouvés différents, du présent de l'expérience » (2018, section « Le premier modèle 1895-1910 : répéter au sein du principe de plaisir », par. 7). Ce qui m'intéresse ici de souligner, et que je cherche à sous-entendre, n'est donc pas l'idée d'une conquête du ça par un moi qui, à lui seul, viendrait le maîtriser, mais le travail par lequel ce qui pousse, insiste, se répète ou demeure encore brut peut, dans la rencontre avec l'altérité, devenir peu à peu représentable, symbolisable et appropriable par le sujet, *ne serait-ce que partiellement ou de manière primaire*.

Il ne s'agit pas seulement de reprendre l'idée selon laquelle le sujet se constitue dans la rencontre avec les autres et avec son environnement, à partir de ce qui peut déjà être considéré comme commun ou partagé. Il s'agit surtout de partir de ce qui, chez chacun, reste brut et vient se confronter à d'autres sujets, eux-mêmes traversés par ce qui, en eux, ne trouve pas encore tout à fait sa place et sa forme. C'est là que la *conflictualité* apparaît, dans ce qui ne peut pas immédiatement s'accorder, mais qui peut pourtant participer à ce qu'un sujet advienne en tentant de s'approprier ce lieu.

La proposition de Catherine Perret, qui se situe davantage sur le terrain de l'anthropologie politique, tant encore un niveau plus simple et minimales, offre, avec cette question de l'infra-politique, la possibilité de reprendre, par une autre voie, plus élémentaire que primaire, le rapport entre les sujets et le milieu. Elle revient ainsi, à partir de ce que Deligny appelle « la tentative », à « la condition tacite de l'espèce en nous et au lien a-social qui, de cet élémentaire, fait corps commun » (Perret, 2021, p. 16). L'enjeu est alors celui de « cette zone infra-politique qui ne relève ni du droit ni des normes, et qui pourtant doit trouver asile » (Perret, 2021, p. 16).

Le commun ne désigne donc ni ce que les sujets posséderaient déjà ensemble, ni un accord qui viendrait effacer leurs différences. Il tient plutôt à ce fond plus élémentaire, qu'elle nomme « tacite », à partir duquel quelque chose peut faire « corps commun », avant même de pouvoir être entièrement parlé ou institué. Cela n'efface pas pour autant les forces, les résistances et les conflits qui traversent les tentatives de vivre ensemble. Il *s'agit, au fond, d'un palier plus élémentaire, là où ce qui pousse ne trouve parfois même plus les conditions pour pouvoir pousser et doit pourtant encore trouver asile*. Cette dimension politique n'est pas séparée des dimensions affectives, pulsionnelles et libidinales ; au contraire, elles restent résolument imbriquées et entremêlées. Dans l'expérience concrète, elles demeurent étroitement intriquées aux manières de percevoir, d'agir, de prendre place et d'investir tacitement le milieu. La question de l'appropriation du lieu peut ainsi être reprise, après avoir reconnu ce qui pousse et insiste sur le plan pulsionnel, à partir de la conflictualité inévitable qui la traverse également.

Du conflit agi au conflit pensé

À partir de là, ce que la présence de Antonio, comme celle d'autres bénéficiaires, amène et nous fait éprouver nous oblige à penser, à notre tour, ce que ces éléments encore bruts mobilisent, y compris dans l'impensé de l'instant. Ces éléments peuvent rencontrer des conflictualités déjà présentes ou restées en attente, nous mettre en tension, ouvrir des conflits ou faire remonter ceux qui demeuraient jusque-là à l'état latent dans l'équipe. Il ne s'agit pas de faire de Antonio la cause de ces conflits, mais de reconnaître que sa présence, comme celle d'autres bénéficiaires, peut venir rencontrer, réactiver ou rendre plus perceptible ce qui était déjà là, sans avoir encore trouvé les conditions pour être pensé êtres donc y trouver un gîte.

C'est à partir de ces mouvements que nous tentons d'élaborer quelque chose, par une remise en mouvement de nos propres pensées, afin que ce qui circule sur un mode projectif, affectif ou conflictuel ne reste pas seulement agi entre nous. Il s'agit de pouvoir poursuivre l'accueil dans un fonctionnement suffisamment tenable, qui puisse demeurer une ressource pour chacun. Ce que je tente de penser ici se situe dans la veine et dans la suite des travaux de Denis Mellier, dont je m'inspire lorsqu'il montre que les tensions traversant les équipes sont aussi liées à ce qu'elles ont à contenir des éléments anxiogènes provenant des personnes accueillies :

« La fonction contenant de l'équipe traduit le travail qu'elle a à accomplir pour percevoir, recevoir, contenir et transformer les anxiétés issues des accueillis (Menzies, 1988 ; Geissmann, 1991 ; Hochmann, 1984 ; Mellier, 2000a). Les problèmes d'équipe traduisent les effets de « contenus » issus des accueillis non élaborés par les accueillants. Le groupe des soignants est sous l'impact des anxiétés des accueillis. Comme dans tout groupe, cela procure de l'insécurité et des tensions qui vont servir d'exutoire aux conflits entre les soignants. On assiste ainsi à un déplacement des tensions, les conflits de personnes, entre soignants, sont l'aboutissement de tensions initialement présentes dans le soin avec l'accueilli. Pour transformer au contraire ces anxiétés, l'équipe peut mettre en place et instituer des "espaces de contenance" (Mellier, 2002b) dans le travail quotidien des pratiques ou de leur élaboration, des dispositifs où puissent se développer des "micro-observations" pour résister selon Ophélie Avron (1990) à l'immobilisme ou à l'activisme qui guette un clinicien "pris" par ces anxiétés ». (Mellier, 2018, pp. 27-28)

Ainsi, l'enjeu des conflits d'équipe ne relève pas seulement de désaccords interpersonnels. Ils sont, entre autres, à comprendre comme l'effet déplacé de contenus anxieux, non encore élaborés, issus de la rencontre avec les sujets qui fréquentent la structure, d'autant que ceux-ci ne viennent pas nécessairement avec un objectif déjà constitué auquel nous devrions essayer de répondre. Lorsque l'équipe ne parvient pas encore suffisamment à contenir, transformer et penser ces éléments, ceux-ci circulent dans le groupe sous forme d'insécurité, de tensions, puis potentiellement de conflits entre professionnels dont l'issue peut devenir fratricide. C'est là, peut-être, que se situe une part de notre fonction : tenter, nous les éducateurs, de digérer ces tensions par une certaine conflictualité pensante, en retrouvant ce qui,

dans leur expression la plus brute, reste refoulé ou non encore élaboré. Il s'agirait alors de ne pas prendre le conflit seulement comme un empêchement, mais aussi comme l'ouverture à des possibles qui n'ont pas encore été explorés, ou qui demandent à être repris, voire réinventés ou tout simplement créés.

Dans ce prolongement, mon hypothèse est de déplacer le regard porté sur le conflit : ne pas le considérer uniquement comme un conflit entre personnes de l'équipe, mais comme un symptôme qui se manifeste dans le groupe et peut se cristalliser autour de Antonio et qui en d'autres termes nous revient. Le sujet désigné peut-être entendu comme porte-symptôme ; le sujet risque d'ailleurs parfois d'être confondu avec le symptôme qu'il porte. Cette fonction ne doit donc pas nous faire oublier la dimension du sujet lui-même, mais elle permet aussi de l'entendre comme porte-parole d'un ensemble, ou comme porteur de quelque chose des tensions que nous rencontrons lorsque nous accompagnons, par exemple, Wilfrid, dans ses liens avec nous, avec l'espace d'accueil et avec les autres bénéficiaires. Le symptôme, parce qu'il est porté et incarné par un sujet, peut donc être entendu ici comme le porte-parole de quelque chose ; il a une fonction, d'un autre ou plus d'un autre, ou encore de partie de plusieurs autres. Il ne se résout pas simplement comme un problème à éliminer, mais il demande à être entendu dans ce qu'il porte, dans ce qu'il déplace et dans ce qu'il rend visible du groupe et du sujet dans le groupe. Kaës écrit à ce propos :

« Le porte-symptôme accomplit une fonction phorique et une fonction intermédiaire. Il est aussi, pour toutes ces raisons, un lieu du retour du refoulé dans l'espace psychique du groupe et dans les espaces internes de chacun. Lorsque le symptôme laisse apparaître ses fondements, ou bien il se résout, ou bien il se déplace, ou bien il se transforme, l'analyse du groupe en a fourni maints exemples. Mais il est rare qu'il disparaisse, car ce qui subsiste de toutes ces manières est aussi ce qui organise la réalité psychique du groupe et sa permanence. Il y a donc lieu de se demander si tout groupe ne sécrète pas en permanence au moins un porte-symptôme » (Kaës, 2013, p. 160).

Cette perspective relativise la prétention normative à une conformité dite apaisée, calme et obéissante, qui ne constitue pas, en elle-même, une garantie de santé ni d'équilibre, déjà chez les personnes neurotypiques, et moins encore chez les personnes dites « neuroatypiques ». Le conflit ou la tension symptomatique ne peuvent donc être appréhendés uniquement sous l'angle de ce qu'il faudrait calmer ou dépasser, même si une intervention en ce sens demeure parfois nécessaire lorsqu'un risque d'atteinte à l'intégrité est en jeu.

Le conflit ou la tension symptomatique est aussi à entendre comme en un point de condensation, voire de contraction, où viennent se déposer des éléments bruts, refoulés, qui peinent à trouver place, demeure plié ou insuffisamment élaborés par le groupe et par le sujet du groupe, qu'ils se situent au premier plan ou restent en arrière-plan, mais qui, dans une fonction première, font néanmoins lien avec la réalité psychique du moment, de chacun et de l'ensemble. Il ouvre alors la possibilité d'un travail : ne pas désigner ce qui se présente, comme dans le cas de Antonio (développé dans la vignette qui viendra après) uniquement comme la cause du problème ou d'un problème, mais chercher à comprendre ce qui, autour de lui, avec lui et parfois à

travers lui, vient mettre en mouvement les tensions organisatrices, et donc potentiellement désorganisatrices, de l'équipe et du groupe des personnes accueillies. Neri, en se référant à Bion, écrit ainsi que certaines pensées, mais aussi certains sentiments, peuvent « rester en "suspens" jusqu'à ce que se créent les conditions pour que quelqu'un les accueille et leur donne une forme communicable » (Neri, 2005, p. 1). Il poursuit en laissant directement parler les paroles prononcées par Bion lors de son séminaire de Rome :

« J'espère que l'un d'entre nous pourra se sentir prêt à loger ces pensées dans son psychisme ou sa personnalité. Je me rends compte que je demande beaucoup, car ces pensées sans penseurs, ou pensées errantes, sont aussi potentiellement des pensées sauvages. [...] Nous voulons tous avoir des pensées bien apprivoisées, bien civilisées, qu'il s'agisse de pensées rationnelles, bien comme il faut. Malgré cela, j'espère que vous oserez donner à ces pensées, qu'elles soient irrationnelles ou sauvages, une forme d'abri temporaire, pour ensuite les revêtir de mots appropriés, les exposer publiquement et les afficher, même si elles ne paraissent pas bien outillées. » (Bion, 1977, cité dans Neri, 2005, p. 1)

Il s'agit ainsi d'ouvrir, à des moments précis et organisés, des possibilités de travail sans attente complexe mais juste des mises en mouvement, afin que la tension ne se déplace pas seulement ailleurs et que ne s'enraye pas le mouvement vers soi et vers l'autre sous la forme de crispations, de conflits ou d'agirs.

L'équipe et le centre d'accueil sont là comme un dispositif tiers, non pas dans le seul rapport binaire éducateur-bénéficiaire, mais comme un dispositif trinitaire : éducateur-bénéficiaire-structure d'accueil institutionnelle, laquelle nous dépasse tous dans sa fonction, dans ce qu'elle nous permet comme dans ce à quoi elle nous contraint. Cette fonction du tiers peut être rapprochée de ce que Tosquelles avance à propos des différentes rencontres de groupe sociothérapeutique : « Il y a toujours un tiers en fonction dans le dialogue. [...] Ce qui passe et se transmet d'un homme à un autre homme [...] c'est ce qui ne se dit pas, ce qui se dialyse, entre les dires apparemment clairs et informatifs, entre ce qui est formulé par la parole » (Tosquelles, 2025, par. 24). Dans le cadre qui nous occupe, cette fonction tierce peut être portée par le lieu institutionnel lui-même, dans ce qu'il comporte d'impersonnel et de collectif, avec ses rencontres, ses espaces, ses règles et les différentes possibilités de circulation qu'il ouvre. Pour Antonio, comme pour d'autres bénéficiaires, le dispositif institutionnel peut ainsi soutenir une fonction de « dialyse » (Tosquelles, 2025), où quelque chose peut passer et se transmettre entre les paroles, les personnes et les différents espaces du lieu, sans se réduire au seul rapport, stricto sensu, entre le bénéficiaire et l'éducateur.

Dans ce cadre, la médiation avec le multiple, c'est-à-dire l'autre, dépassent cette seule fonction binaire éducateur-bénéficiaire. Ce processus d'humanisation s'appuie sur les échanges nourris et parfois légers au sein de ce lieu d'accueil de jour, en lien avec un accueil en acte constamment renouvelé ; la structure tente elle-même de se retravailler afin de garder cette fonction de tiers.

La structure d'accueil de jour peut donc avoir une fonction de tiers, parce qu'elle représente et soutient la possibilité d'un accueil qui ne soit pas enfermé dans une

relation binaire et donc primaire entre l'éducateur et le bénéficiaire. Cette fonction trinitaire ne peut toutefois être considérée comme acquise et perpétuelle une fois pour toutes. Elle doit être continuellement travaillée afin que la structure conserve sa capacité d'hospitalité et, de ce fait, sa capacité d'humaniser ou, en tout cas, d'introduire un semblant d'humanité en accueillant la singularité de chacun pour ce qu'il est. Il est là, l'enjeu : éviter de rendre le rapport à autrui, à l'objet, sec, direct et rigide et, de ce fait, ménager pour lui la possibilité de trouver ou produire des écarts par rapport aux signes qui viennent à lui, et ainsi ouvrir un espace de jeu qui reste jouable. Sans ce travail, l'instauration d'un troisième terme, dans une intention d'ouverture cherchant à faire fonction de tiers, tend à se rigidifier, à devenir moins intégratrice qu'assimilatrice et à ne plus soutenir ce qui fait la spécificité de chaque sujet, jusqu'à fonctionner comme un organe producteur de « normopathie », où chaque usager est regardé uniquement à travers son comportement. C'est peut-être là que se situe, en définitive, l'un des enjeux essentiels : ne pas considérer la relation comme ce qui viendrait simplement relier des termes déjà constitués, mais comme ce qui participe aussi à leur donner forme et à les faire advenir comme tels.

Laisser le sujet faire lieu : du trouvé-crée à une éthique de l'ouverture

Ce que je retiens ici, c'est que, face à l'énigme première et inaccessible de la relation à l'objet, à ce qui se présente comme autre et ne peut pas encore être intégré, une tension, voire une forme de résistance, apparaît chez le sujet. Il cherche, tant bien que mal, quelque chose sans encore savoir tout à fait quoi, en partant seulement de ce qu'il a, avant même qu'une forme, même primaire, puisse donner un semblant de sens à ce qu'il éprouve. Il produit une première forme, une sensation, puis peut-être une première figuration, même partielle, parfois à partir d'un signe presque insignifiant, sans pouvoir véritablement distinguer ce qui vient de lui de ce qui lui vient de l'autre. Lorsque cette production peut rencontrer, ou du moins effleurer, quelque chose de l'objet, notamment dans le retour de celui ou de celle qui le rassure, le contient et lui permet de ne pas rester seul face à ce qu'il éprouve, ou dans tous les cas face à la manière dont il se le représente, l'hallucination première peut se déplacer vers une illusion créatrice.

Lorsque cette première expérience ne trouve aucune réassurance contenante, le sujet peut se retrouver aux prises avec des angoisses primitives, proche d'une menace d'effondrement. Mais l'illusion devient créatrice lorsque l'environnement répond de manière « suffisamment bonne » à ce que le sujet a d'abord éprouvé comme venant de lui, alors même que ce qui vient de lui et ce qui lui vient de l'autre ne sont pas encore clairement séparés ou plus simplement distingués mais peut-être seulement pressentis dans leur ébauche de quelque chose qui est plus que soi.

C'est à partir de ce paradoxe du trouvé-crée que je voudrais penser la suite. Ce qui est rencontré est déjà en quelque sorte là plus au moins déjà là, il préexiste nécessairement sur certain point au sujet ; pourtant, dans l'expérience de cet instant, celui-ci peut éprouver ce qu'il rencontre comme s'il en était lui-même à l'origine, à partir d'un geste, d'un mouvement. Il ne reçoit donc pas seulement quelque chose qu'il

s'approprierait dans un second temps : il le trouve en le créant, dans une expérience où ce qui vient de lui et ce qui lui est apporté ne sont pas encore entièrement séparés, mais seulement imaginés sous une forme fantasmatique ou, en tout cas, dans un imaginaire. Il peut alors éprouver, dans une sorte de naïveté originelle : « cela, c'est "moi" qui l'ai inventé », même si ce n'est pas totalement le cas, mais que cela l'est tout de même d'une certaine manière. Et même dans ce « moi », quelque chose est déjà pris dans un imaginaire premier, dans un sens originaire donné par la mère, dans une empreinte première que je dirais ainsi à partir d'un énoncé de René Kaës : « La représentabilité et la figurabilité ont comme matériaux et comme condition des objets façonnés par le travail de la psyché maternelle. L'empreinte que la mère laisse sur l'objet est un préalable nécessaire à ces deux métabolisations. P. Aulagnier mentionne sa dette à la théorie de J. Lacan : l'objet n'est métabolisable par l'activité psychique de l'infans que si, et en tant que le discours de la mère l'a doté d'un sens dont sa dénomination témoigne. Le sens est avalé avec l'objet : par cette formule Lacan désignait l'introjection originaire du signifiant et l'inscription du trait unaire entre la mère et l'enfant » (p. 175).

Dans ce mouvement du trouvé-créé, déjà traversé par cette première empreinte de l'autre, cette expérience possède un noyau presque hallucinatoire, sans que ce terme soit ici employé dans un sens péjoratif ou pathologique. De toute manière, le dehors ne peut être amené comme tel ; il est en quelque sorte reconstruit par le sujet, puisque celui-ci ne distingue pas encore pleinement ce qu'il produit de ce que l'environnement lui présente. Il demeurera d'ailleurs continuellement une ambiguïté à ce sujet. C'est pourtant à partir de cette illusion qu'il peut commencer à faire sien ce qui était déjà là, avec ce qu'il a lui-même pu y produire, ébaucher et y tisser, sur une surface qui ne relève plus, stricto sensu, de son seul espace intrapsychique.

Il y a, dans cette hallucination-illusion première, quelque chose de fictionnel : le sujet prend une chose pour une autre, imagine, déplace, transforme. Mais cette forme ne surgit pas au-dessus d'un gouffre sans fond : elle peut apparaître et se maintenir parce que quelque chose, un fil dans l'environnement, tient suffisamment. À partir de ce qui tient, une préforme peut devenir forme, même une forme primaire, tout en restant une ébauche qui laisse assez de jeu pour ne pas être immédiatement enfermée dans des conventions. Cela reste proche de ce qui relève de la création artistique. Comme l'écrit d'ailleurs Kaës :

« L'enfant pourra alors engendrer des significations qui lui sont propres et les confronter aux significations communes, pour autant que la mère aura laissé se développer chez lui ce que j'appellerai volontiers une illusion poétique, tout comme le poète a l'illusion de recréer le monde, à partir des mots qui ne sont pas tout à fait les siens, qu'il trouve et qu'il recrée. Elle le fait poète et récitant. » (Kaës, 2017, p. 167)

Les mots sont déjà là, mais quelque chose de singulier advient dans la manière de les reprendre, de les déplacer et de les réagencer. Le jeu de la bobine, décrit par Freud et repris ensuite dans différentes élaborations, notamment chez Kaës, permet également de rendre perceptible ce mouvement, que je simplifie ici. Par l'aller-retour de la bobine, l'enfant tente de mettre en forme quelque chose du départ et du retour, de la disparition anxiogène de la mère et de sa réapparition. Il crée une scène qui

n'existait pas auparavant sous cette forme : par le jeu, qui est d'abord un mouvement plutôt anxiogène avant d'être en jeu, il reprend activement en mouvement quelque chose d'une situation qu'il subissait d'abord passivement. Cette scène ne se soutient toutefois pas uniquement par son imagination : la mère revient aussi réellement, ou du moins l'enfant peut saisir quelque chose de son retour. Ce retour vient donner de la consistance à la scène créée, sans retirer à l'enfant l'expérience d'en avoir été, pour une part, l'auteur. Une petite aire d'existence propre peut alors s'ouvrir, dans laquelle il n'est plus seulement soumis à ce qui lui arrive, mais devient, pour une part, créateur de l'expérience, peut commencer à s'y éprouver comme sujet et explorer le monde un peu plus loin que « le bout de son nez ».

Ce sont peut-être là les prémisses de ces espaces que Winnicott qualifiera de transitionnels et que, précisément, nous ne pouvons ni fabriquer ni imposer. Leur existence dépend de la possibilité laissée au sujet de les investir. Mais le sujet, en tant que tel, ne fait pas seulement qu'investir un milieu physique et matériel, un espace déjà constitué, pour s'y adapter de fait. Il participe à sa création, à partir d'objets, de traces et d'expériences qui lui préexistent nécessairement, puisque cette création ne vient pas de rien, mais qu'il les reconstruit et les imagine. L'espace prend peu à peu consistance dans la rencontre entre ce déjà-là et ce que le sujet peut lui-même y reprendre et refaire sien. Reconnaître un tel espace, que je dirais presque esthétique ou même *stylistique* dans ce que le sujet y produit, dans la mesure où une forme y surgît avant que sa signification soit entièrement arrêtée, demande une posture délicate de la part de ceux qui l'accompagnent : quelque chose du brodeur ou du tisseur ou plutôt du tailleur de pierre, qui intervient sur quelques fils ou quelques aspérités sans prétendre décider à l'avance de la forme qui devra apparaître ni de sa finalité. Il s'agit d'un « savoir laisser faire » qui ne signifie précisément pas laisser faire, mais suppose aussi de ne pas trop en faire, afin d'accompagner le mouvement créatif sans le *recouvrir*. C'est dans les relations intersubjectives, soutenues par une présence subtile et proche, à travers les multiples investissements d'objet qui les traversent, que peut ainsi se tisser un monde viable.

Sans rabattre la structure d'accueil sur une fonction maternelle, ni les personnes accueillies sur la position de l'enfant, ce premier modèle nous conduit à nous demander ce que nous rendons possible, à notre manière, dans les structures d'accueil destinées aux personnes en situation de handicap. Il ne s'agit pas de reproduire l'expérience citée, mais de nous demander ce que nous autorisons et, surtout, ce que nous laissons suffisamment ouvert pour que les bénéficiaires puissent s'en saisir eux-mêmes, prendre quelques fils en jachère de l'existant dans leur environnement pour en tisser une toile qui leur soit propre : être juste suffisamment présents pour que le lieu tienne, et qu'il ait de la reconnaissance ou plutôt pour qu'il puisse se tenir, ou encore donner l'impression que quelque chose tient, sans pour autant l'occuper à leur place.

Cette posture me semble, dans un autre registre, proche du Squiggle, ou du jeu du gribouillis, technique clinique proposée par Donald W. Winnicott. Une trace est déposée par l'un ; l'autre la reçoit, la reprend, la transforme et en fait quelque chose

qui lui appartient. L'essentiel n'est pas ici l'imitation ou la ressemblance, mais le caractère suffisamment incomplet de la trace proposée : elle est déjà là, tout en demeurant assez ouverte pour que l'autre puisse la détourner à sa guise, la poursuivre et lui donner une forme qui n'a pas été prévue ni par l'un ni par l'autre, mais dont il peut penser qu'elle est la sienne. Celui qui la reprend peut ainsi éprouver : « cela, je l'ai inventé ». Dit autrement, le Squiggle repose sur un échange de tracés partiels que l'enfant et le clinicien transforment alternativement, ouvrant ainsi un espace imaginaire de jeu et des possibilités de partage (Winnicott, 1971).

L'asymétrie éducative reste inévitable. Toutefois, la posture suggérée ici consiste à ménager les espaces, à prescrire et à imposer le moins possible, plutôt qu'à se laisser aller à une forme d'hyperactivité, cette bougeotte éducative qui risque d'écraser les vides pourtant nécessaires. Ces vides ne sont pas seulement des absences à combler : ils sont aussi des réserves de possibilités, des endroits depuis lesquels peuvent surgir les surprises précieuses des bénéficiaires et les inattendus qui laissent apparaître quelque chose de *leur réalité*, parfois là où nous ne nous serions pas nous-mêmes autorisés à l'imaginer. Ces surprises peuvent venir, pour reprendre le titre de Marcelli (2000), comme une « chatouille de l'âme », à la fois déstabilisante et stimulante, ou comme des failles par lesquelles de l'imprévu se trouve un instant autorisé. Il s'agit de maintenir un léger incertain, un flottement, un espace où tout ne soit pas déjà ficelé d'avance.

Il pourrait en aller de même du lieu. Le sujet ne l'invente pas à partir de rien, mais il peut réellement éprouver qu'il en soit, pour une part, le créateur, ou tout au moins se tenir dans l'illusion créatrice de l'être. Le lieu était déjà là, porté par d'autres, traversé par la culture et par les traces de ceux qui l'ont précédé. Pourtant, dans le geste par lequel il le rencontre, le transforme et se l'approprie, le sujet peut éprouver : « cela, c'est moi ». Le lieu lui est offert, mais il ne devient véritablement un lieu pour lui qu'à partir du moment où il peut y déposer quelque chose de sa propre forme, de son propre lieu, sans que celle-ci ait été entièrement anticipée ou façonnée par nous.

C'est en ces termes que je tente de penser comment amoindrir une part de notre capacité à imposer et à décider pour les autres, ce qui parfois me laisse pantois. Une forme d'aliénation peut se présenter à notre insu derrière cette belle litanie : « c'est pour son bien », « c'est nécessaire », « c'est comme cela dans la vie », « il doit s'habituer », et j'en passe. Les phrases éducatives toutes faites sont légion, presque inépuisables, et leur évidence peut recouvrir ce que le sujet tente lui-même de faire exister. C'est cette éthique du lien et de l'instant que j'ai tenté de donner ici en premier aperçu, bien assez long. C'est avec cette attention portée à ce qui peut rester ouvert que je voudrais maintenant revenir à quelques scènes de la vie quotidienne de la structure, où Antonio, déjà annoncé à plusieurs reprises, occupe une place centrale. Le voilà bien arrivé sur le devant de la scène.

Présentation de la suite : le devant de la scène (première et deuxième vignette)

L'entrée en matière vient, entre autres, d'un regard sur des événements survenus avec Antonio dans un dispositif groupal spécifique : le groupe dit de « communication », parfois qualifié de groupe de « parole ». Bien sûr, il y a l'avant du dispositif, comment il y vient, et l'après, comment il y reste. C'est aussi intéressant, mais je ne vais pas m'y attarder ici. Je donnerai d'abord une idée de ce que j'entends par groupe dit « ouvert », puis quelques éléments sur le milieu d'où vient Antonio et sur certaines particularités de sa manière de communiquer. Je présenterai ensuite deux situations typiques de son accompagnement, afin de montrer comment nous pensons les difficultés qu'il rencontre et comment nous avons tâtonné et réfléchi pour intervenir de manière minimale sur le milieu. *Il s'agit que cette intervention reste l'exploration d'un possible, et non l'imposition d'une action éducative fortement normative.* C'est là que je relie ces situations au développement qui a soutenu toute la première partie : si Antonio se réapproprie l'environnement, il importe que cela demeure dans l'esprit du « trouvé-crée » de Winnicott, qu'il puisse avoir l'illusion que cela vient de lui, que c'est lui qui crée son monde pour vivre dans ce milieu et y faire lieu. C'est ce point qui me semble encore important à souligner.

Le groupe de communication

Nous allons aborder plus loin les interactions présentes dans le groupe de communication du matin dans le cadre de l'accueil de jour. On va décrire ici ce groupe sur le plan plus théorique et organisationnel .

La durée du groupe est d'environ une heure. L'effectif est d'environ cinq bénéficiaires au démarrage, et presque tous les éducateurs y participent ; nous sommes en moyenne quatre. Trois ou quatre autres bénéficiaires viennent en cours de route, en raison de rituels liés à la cigarette, au café ou à d'autres besoins. Le dispositif commence ainsi, le plus souvent, avec environ neuf personnes, puis peut en compter douze ou treize. Il oscille donc régulièrement entre la dynamique du petit groupe et celle du grand groupe, dont Galli Carminati et Carminati (2018) fixent la limite théorique à douze personnes. Les auteurs rapprochent, par ailleurs, le petit groupe de la famille et le grand groupe de la société.

Cette oscillation ne tient toutefois pas seulement au nombre. Béjarano (1974) précise que « le petit groupe symbolise et réactive des “représentations familiales” » (p. 102), tandis que le groupe large ne peut pas être réduit à « un “grand petit groupe” » (Béjarano, 1974, p. 102). Le passage de l'un à l'autre engage donc autre chose qu'un simple élargissement de l'effectif : les places et les liens, plus facilement repérables dans le petit groupe, tendent à devenir plus diffus dans le groupe large, où peuvent s'intensifier l'angoisse, la régression, le clivage et la projection. Béjarano montre ainsi que le petit groupe d'appartenance peut être investi comme un « bon objet », tandis que le groupe large devient plus facilement un « mauvais objet » (1974, p. 101).

Dans notre dispositif, l'arrivée progressive de nouveaux participants ne modifie donc pas seulement l'effectif : elle peut aussi transformer la qualité de ce qui se passe. Lorsque le groupe est encore petit, les places, les liens et les destinataires de la parole

restent plus facilement repérables. À mesure qu'il s'élargit, la parole devient parfois moins directement adressée, les mouvements plus diffus, plus collectifs et, à certains moments, plus contusionnants et moins évidents à contenir. Il est possible de parler d'une polarité plus « névrotique » dans le petit groupe et plus « psychotique » dans le grand groupe. Il ne s'agit pas de deux catégories fixes ni de dire que l'un serait névrotique et l'autre psychotique, mais de niveaux différents de fonctionnement, le grand groupe pouvant mobiliser de manière plus massive des mécanismes archaïques, projectifs et persécutifs. Béjarano n'emploie toutefois pas directement cette opposition textuellement.

Je dirais comme remarque préalable concernant ceux qui accompagnent cette pratique groupale et qui mènent ces groupes, une culture et connaissances du travail groupal n'est pas très élaborées, le sens commun domine. Il n'y a pas non plus de véritable conducteur ou de leader clairement identifié. Cela amène parfois à des acrobaties et à des compromis, afin de garantir réellement un cadre minimal, suffisamment bon, pour que ce moment d'échange puisse tenir. Cette question n'est pas secondaire. Galli Carminati et Carminati (2018) montrent que celui qui conduit le groupe reste pris entre deux nécessités : faire confiance aux capacités d'autorégulation du groupe, tout en veillant à ce que personne ne se retrouve dans une situation de danger ou de souffrance devenue trop importante (p. 17).

Quelques éléments sur le dispositif groupal du matin et sa fonction d'étayage

Je précise avant tout, sans entrer trop en détail dans l'explication des groupes en général, que ce moment groupal se définit plus particulièrement comme un groupe ouvert, même si sa composition garde une certaine stabilité au fil de la semaine. Elle n'est pas fixée une fois pour toutes : ceux qui y participent peuvent venir ou non, et le groupe se recompose ainsi d'une séance à l'autre. Pour cette précision sur l'ouverture du dispositif groupal, je m'appuie sur Lecourt, qui distingue différents degrés d'ouverture : « [...] Les groupes peuvent être distingués selon leur degré d'ouverture. Dans un groupe fermé, la composition est fixée au départ ; dans un groupe ouvert, le nombre et l'identité des participants peuvent varier ; dans un groupe semi-ouvert, le nombre global de participants demeure relativement stable, mais la composition peut évoluer au gré des départs et des admissions » (Lecourt, 2008, p. 23).

Dans notre cas, ce sont à peu près toujours les mêmes personnes qui viennent en semaine, mais elles ne viennent pas toutes tous les jours. Un noyau, lui, y participe tout de même quotidiennement et pendant toute l'heure qui y est consacrée. D'autres rejoignent le groupe régulièrement, mais parfois de manière différée : elles ont besoin de passer par certains rituels divers et variés, cigarette, toilette, café, à leur manière et à leur rythme, avant de venir s'y poser, même si ce n'est que pour un petit moment. Ces personnes viennent presque toujours dire la même chose, mais, avec le temps, des variations apparaissent, de nouveaux éléments sont avancés, ainsi que de

nouvelles manières de les dire. Parfois, lorsque nous annulons le groupe pour une raison exceptionnelle, en raison de la fréquentation ou d'un programme qui doit être réajusté, ce sont justement ces personnes, celles qui s'y inscrivent depuis la périphérie et de manière éphémère, dans une participation qui, lorsqu'elle a lieu, reste sur la réserve, qui deviennent inquiètes et demandent pourquoi il n'a pas lieu. Cela donne à penser que, même pour celui qui le fréquente, je dirais, mi-dehors, mi-dedans, le groupe a également, pour lui, une fonction.

Les bénéficiaires se réunissent bien en groupe. Néanmoins, pour que le groupe soit groupe, son existence ne dépend pas uniquement de leur présence effective. Il y a quelque chose d'eux-mêmes dedans, soit en vrai, soit parce que le groupe existe pour eux comme groupe, comme un point fixe, même lorsqu'ils n'y sont pas. Ce dernier existe par son antériorité, parce qu'il a déjà eu lieu, qu'il a une histoire, qu'il est attendu, mais aussi par son cadre physique, délimité dans l'espace et dans le temps. Je le pense un peu comme une orange, avec un centre et une pelure qui ferait membrane. L'image est imparfaite, car cette membrane ne ferme pas complètement le groupe.

Elle est aussi une surface de contact et de proximité avec le milieu extérieur. Le groupe existe par son centre, certes, mais aussi par ses bords, sa périphérie, par ceux qui le sollicitent en y entrant, en en sortant, en circulant autour de lui ou en restant un moment sur ses bords. Ce milieu extérieur peut alors se trouver lui-même pris dans un entre-deux, ni tout à fait dedans ni entièrement dehors. Une personne peut ainsi ne pas participer réellement au groupe et pourtant être déjà prise dans quelque chose de son existence. J'émetts l'idée qu'une personne n'a pas nécessairement besoin de participer réellement au groupe ; elle a besoin que le groupe existe, que la possibilité d'y aller demeure ouverte, qu'elle s'y sente invitée, qu'on la pense à partir de ce lieu et qu'elle puisse, de son côté, se le représenter, qu'on lui parle de ce lieu, qu'elle y soit parfois venue et, peut-être surtout, qu'elle puisse se sentir pensée. Se sentir pensé ne passe pas uniquement par le langage. Cela passe aussi par les corps, leurs mouvements dans l'espace, leur rythmicité et la manière dont ils composent, par les traces qu'ils laissent, quelque chose ensemble.

Il y a là, dans cette perspective, quelque chose de significatif, quelque chose qui relève d'un « corps commun » et d'une « solidarité d'espèce » (Perret, 2021, p. 15), quelque chose de ce qu'Antelme (1991, cité dans Perret, 2021, p. 15) nomme « un sentiment ultime d'appartenance à l'espèce ». Je reprends ces notions dans un contexte tout autre que celui des camps de concentration dont parle Antelme, pour penser ce qui, dans le groupe, se joue d'abord dans la présence physique, avant même de passer par le langage, et soutient l'idée d'avoir une place parmi les autres. Quand le dispositif est annulé, ce possible extérieur ne disparaît pas forcément, mais il s'affaiblit, et quelque chose du monde intérieur de la personne peut se fragiliser avec lui, dans un mouvement de réciprocité entre ce qui tient à l'extérieur et ce qui tient à l'intérieur. Ce qui se fragilise est peut-être aussi cet entre-deux, cette zone de proximité par laquelle la personne pouvait se tenir à la fois en dehors du groupe et déjà un peu dedans. J'émetts ainsi l'hypothèse que cette structure, exogène au sujet, a, au moins pour certains, une fonction de tuteur externe, d'étayage : elle aide ce qui est endogène en lui à tenir ou, plutôt, à se tenir, si je peux le dire ainsi, en entrant en résonance avec

ses groupes internes, dans un mouvement qui passe aussi par les corps et leurs enveloppes multiples, autant celles des sujets que celle du groupe.

Lorsque cet appui s'efface ou s'affaiblit, comme cela arrive lorsque le groupe de communication n'a pas lieu, quelque chose du vivant et de l'humanisant, situé à l'intérieur, mais qui y trouve un lieu et tient aussi par cet extérieur, peut se défaire avec lui. Il ne s'agit donc peut-être pas d'un extérieur entièrement séparé de l'intérieur, mais de quelque chose qui tient les deux à la fois, de manière biface. Quand ces deux faces se disjoignent, il peut apparaître une angoisse de perdre sa place, de se perdre, peut-être même de disparaître de ce monde commun. Cette inquiétude, nous la rencontrons, et c'est peut-être là que nous nous rendons compte de ce que ce groupe de communication opère et de la fonction qu'il peut avoir, autant pour ceux qui y participent explicitement que pour ceux qui y participent partiellement, ou qui n'y participent pas, ou presque pas.

Ainsi, ce dispositif a pour caractéristique de se dérouler quotidiennement en début de matinée, juste après le temps d'accueil libre sur lequel je me suis penché en début de l'écrit, quand j'ai abordé la légèreté et la souplesse de ce moment-là, qui peut parfois surprendre. Ce moment charnière de la journée, à partir de ce dispositif groupal, donne la possibilité à l'ensemble des bénéficiaires présents de se réunir dans un même dispositif, avant que chacun ne se disperse vers ses activités, en fonction de ses particularités, mais aussi des possibilités et des contraintes de la journée. Il y a, dans ce premier dispositif, quelque chose que l'on pourrait rapprocher de la *philia*, entendue ici simplement comme ce lien vivant qui fait que les bénéficiaires ne sont pas seulement côte à côte, mais tiennent et se tiennent ensemble.¹ Bien sûr, il y a, pour chacun, une manière de venir qui est la sienne et, même pendant le groupe, une certaine façon de prendre du recul s'ils en ont besoin. Dans l'ensemble, presque tous les bénéficiaires arrivent à y participer. Ils ont un accès suffisant au langage verbal, certains un peu moins. Néanmoins, ils se connaissent et arrivent à échanger à leur manière, dans quelque chose qui leur ressemble et qui semble suffire à leur donner le sentiment d'appartenance, de se sentir avec les autres.

Entre milieu de vie, institution et figures familiales

On va connaître un peu mieux celui que j'appelle Antonio : est un jeune homme d'une vingtaine d'années, issu d'un milieu familial plutôt à l'aise. Il vit au domicile de son père et a des sœurs. Bien qu'autonome dans de nombreux aspects pratiques de sa vie quotidienne, il passe une grande partie de son temps dans son « monde », au sein de son lieu de vie, qui demeure son milieu naturel primaire.

De temps à autre, et pour donner quelques indications sur son autonomie de déplacement, il se rend dans de grands centres commerciaux pour, selon ses propres termes, « se divertir » ; toutefois, nous ne connaissons pas précisément les détails de ce qu'il y fait en journée, ni la teneur de ses déambulations ou de ses occupations lorsqu'il se situe en dehors de notre cadre d'accueil habituel. Cette autonomie de déplacement ne se traduit toutefois pas nécessairement par une aisance relationnelle.

D'ailleurs, lorsqu'il est à l'extérieur, cela ne signifie pas pour autant qu'il soit en relation avec autrui. D'après ce qu'il nous raconte et de ce que nous observons de temps à autre lorsque nous sommes en sortie avec lui, il évite certains lieux qu'il juge trop bruyants ou trop envahissants, surtout lorsqu'il y a des enfants à proximité, dont les limites interactionnelles sont moins établies, plus mouvantes et moins lisibles que celles des adultes d'un certain âge.

Ce qui semble justement le déranger n'est pas tant le bruit lui-même que la manière dont celui-ci s'approche de lui, jusqu'à donner le sentiment d'envahir son espace personnel et de le placer dans une situation d'interlocuteur obligé. Il décrit alors, dans ce cas-là, le sentiment d'une proximité intrusive, celle des enfants lui paraissant plus problématique parce qu'elle est plus imprévisible : son espace personnel se trouve directement investi, et il lui devient difficile de trouver une réponse immédiate suffisamment adaptée. À l'inverse, lorsque le bruit demeure plus diffus, qui ne l'implique pas directement et ne semble appeler de sa part aucune réponse d'ajustement automatique et immédiate, il ne paraît pas en être particulièrement affecté.

Je précise également qu'un éducateur et un infirmier interviennent régulièrement à son domicile, dans ce milieu « naturel » dit primaire. Cela veut dire aussi que ce milieu primaire est traversé par une présence institutionnelle.

Avant d'intégrer la structure actuelle qu'il fréquente en journée, Antonio a fréquenté une autre structure, expérience qu'il présente lui-même, à partir de ce qu'il en raconte, comme s'étant soldée par un échec. La relation qu'il entretient avec l'institution actuelle et l'environnement dans lequel il s'inscrit actuellement semble être perçue par lui sur un mode contractuel, proche de ce que représente le « monde du travail » dans un certain imaginaire social. Cet imaginaire peut se repérer, entre autres, à partir de cette idée bien connue qu'il a intériorisée : celle des « trois mois d'essai » dont il disposerait pour parvenir à s'adapter et à répondre aux exigences que l'on attend de lui : être efficient, faire la preuve de son utilité et de la valeur de son investissement, dans une logique où le sujet tend, et devrait même, à se penser lui-même comme un objet économique rentable et utile. Ce que Antonio donne ainsi à entendre de sa propre situation permet aussi d'aller un peu plus loin.

Même pour une personne en situation de handicap comme lui, l'idéologie gestionnaire, issue des critères du monde économique, imprègne la manière dont chaque sujet peut se penser comme devant être adapté, efficace, efficient et donc productif. La logique économique imprègne ainsi la vie sociale, mais aussi une vie plus privée qui, au fond, ne l'est pas tant que cela. Dans le cas de Antonio, elle vient notamment organiser la manière dont il pense sa place au sein de l'institution et les attentes auxquelles il estime devoir répondre (de Gaulejac, 2005). Cependant, il ne s'agit pas seulement de lire les propos de Antonio à travers une logique de rentabilité ou d'efficience. Ce registre tient aussi, chez lui, à une recherche plus « fondamentale » de place, au fait d'avoir une place parmi les autres et d'être reconnu. Il y a aussi ce travail de trouver et de prendre sa place, même dans ce genre de structure, où une forme de concurrence entre bénéficiaires est, d'une certaine manière, inévitable : entre l'outsider qu'est Antonio et les insiders, au même titre que dans des espaces socio-économiques plus

classiques. Par insider, je désigne les bénéficiaires anciens, qui connaissent les codes, les us et coutumes ; par outsider, je désigne les nouveaux arrivants, ceux qui arrivent par la périphérie, qui cherchent à rejoindre le centre, à y trouver une place et à découvrir progressivement ces codes et ces usages. Dans ce mouvement, il y a toujours, en quelque sorte, un réagencement des places et une part de lutte entre ce qui est déjà établi et ce que l'arrivée du nouveau vient mettre à l'épreuve. Étant donné que l'interaction sociale directe peut s'avérer plus difficile pour Antonio, notamment en raison de certaines particularités liées à son TSA, et qu'il se retrouve aussi assez fréquemment seul, cela ne lui donne pas, au départ, beaucoup de facilité dans cette quête de place, qui se manifeste principalement aujourd'hui au sein de cette nouvelle structure.

Le registre énonciatif du travail, au sens productif, et le fait de devoir prendre place dans un espace qu'il est nécessaire, en partie, de conquérir, fonctionnent pour Antonio comme des médiations pour se socialiser et être. Cette dynamique rejoint la notion de « lutte des places » (de Gaulejac et Taboada, 1994), où l'insertion implique la conquête d'un statut, d'une identité et d'une reconnaissance sociale qui ne vont pas de soi. D'ailleurs, son credo principal, c'est bien d'essayer de s'intégrer dans une structure qui ne soit pas seulement un espace fait de bruit impersonnel, comme un centre commercial, mais bien d'intégrer un endroit où les interactions deviennent possibles, où une forme d'intersubjectivité peut aussi se construire. Produire des liens est, au fond, son enjeu principal, là dans des environnements ouverts et pas simple à se réapproprier.

Dans ce rapport particulier qu'il éprouve avec la représentation du travail, directement reportée sur l'institution éducative qui est la nôtre, il est possible d'entendre autre chose encore : la représentation du père, qui occupe une place importante comme figure d'identification et de référence. En tant qu'avocat, il semble représenter pour Antonio une forme de défi implicite, comme s'il devait, d'une certaine manière, se mesurer à lui en reprenant à son tour ce qui paraît cher à cette figure paternelle. Cette dynamique paraît surtout entretenue par Antonio lui-même, notamment dans les moments de tension. À l'inverse, son père semble très permissif et détendu par rapport à ce récit imaginaire, presque originaire, que Antonio construit autour de lui.

Concernant sa mère, Antonio la décrit comme ayant connu, par moments, des difficultés de santé. Elle occupait une place qui, selon ses propres termes, n'était « pas simple ». Elle est décédée suite à un accident, selon ce qu'il en rapporte. Son rapport à l'image maternelle paraît moins apaisé, et même parfois assez rude dans ses énoncés. Je précise qu'il ne s'agit pas ici d'opposer ces deux figures parentales. Je dispose de peu d'éléments et je pars principalement de ce que Antonio en dit, et non d'une réalité familiale que je pourrais établir objectivement. D'après ce que Antonio nous donne à entendre, son père reste une figure majeure, ouverte quant à la façon de l'accompagner ; il ne semble en aucun cas se situer dans une posture de « cocooning » ou d'hyperprotection.

Éléments autour de l'aspect interactionnel et de la communication

Antonio présente un trouble du spectre de l'autisme. Il a un très bon usage de la parole et ne semble pas présenter de déficience intellectuelle notable, avec même, à certains endroits, de fortes capacités et, à l'inverse, davantage de difficultés dans d'autres, ce qui lui donne un profil assez disparate. Cet usage de la parole n'est toutefois pas toujours ajusté dans l'accommodation interactive. Toutefois, au sein de la structure, nous disposons de peu d'éléments concernant son suivi médical et son parcours antérieur ; nous connaissons surtout ce qui nous a été transmis en lien avec son arrivée dans cette nouvelle structure. Il manifeste des intérêts restreints, notamment à travers des rituels autour de dessins enfantins de super-héros et de cartes Pokémon.

Ce qui est le plus marquant reste cependant son langage, à la fois élaboré et surprenant, avec un lexique riche et soutenu, parfois très formalisé, voire « pédant », ainsi que des formulations idiosyncrasiques que lui seul semble comprendre, ou qu'il entreprend ensuite de nous expliquer. Ce n'est pas tant la richesse lexicale qui caractérise les particularités que l'on peut retrouver chez certaines personnes présentant un TSA, et que nous observons dans son cas, que le décalage entre une maîtrise importante, mais tout de même singulière, de la langue et la difficulté à ajuster celle-ci à la situation, au contexte pragmatique et à l'interlocuteur (Ghaziuddin & Gerstein, 1996 ; Volden & Lord, 1991 ; Luyster et al., 2022). Ce n'est donc pas tant le caractère soutenu de son langage qui complique l'interaction que la difficulté à en déplacer le registre lorsque changent l'interlocuteur ou la situation. Dans un vocabulaire davantage issu de la sociologie des interactions, et plus particulièrement de Goffman, je pourrais parler d'une certaine difficulté à modifier et à ajuster son positionnement interactionnel, ou son alignement — son *footing* — en fonction du cadre de participation (Goffman, 1987).

Son rythme locutoire est marqué par une lenteur importante et par une certaine dysfluence, faite d'hésitations, de répétitions et de courts blocages, particulièrement perceptibles au début des phrases et dans les premiers moments d'une conversation. Il semble alors chercher ses premiers mots, comme s'il lui fallait un temps pour entrer dans l'échange. Cette particularité peut être rapprochée de certaines dysfluences décrites chez des personnes autistes, sans qu'il soit possible, à partir de nos seules observations, de lui attribuer un trouble particulier de la fluence (Scaler Scott et al., 2014). Il parle d'une manière qui peut, par moments, évoquer celle d'un aristocrate. Cette particularité rythmique crée une difficulté réelle dans l'accordage avec ses interlocuteurs lorsqu'il doit soutenir un discours véritablement interactif. Il paraît plus à l'aise lorsqu'il peut rester dans un discours principalement narratif, soutenu par une construction imaginaire ou théorique, sans devoir attendre un retour de son interlocuteur, ou le moins possible. Son implication dans la réciprocité de l'échange peut alors rester moindre, et il peut en ressortir plus facilement, puisqu'il en maîtrise davantage le commencement, le déroulement et la conclusion.

Fréquentation de la structure

Il vient dans cette structure de jours trois fois par semaine, le matin, entre 8h30 et 9h, et part vers 11h30. De temps à autre, lors d'une journée événementielle, il peut rester plus longtemps et il ne vient pas une prochaine fois.

Entre habitude préalable et une dérive possible

Une habitude est instaurée avant mon arrivée en tant qu'éducateur à l'accueil de jour qui consiste à ce que chacun des participants relate plus ou moins ce qu'il a fait la veille, tout en y ajoutant des éléments personnels. Presque chacun d'eux a tendance à se conformer à cette pratique assez réglée, même si, heureusement, certains osent tout de même prendre des libertés. Une autre pratique, qui tend à s'amoindrir et qui, actuellement, disparaît plus au moins, c'est celle de choisir des cartes qui représentent des émotions, pour qu'ils puissent les partager et dire où ils en sont. L'expression des émotions par les cartes tend à être formulée de cette manière classique : avoir au maximum trois cartes et les exprimer au plus près de ce qu'elles représentent et de ce que les participants ressentent. Les bénéficiaires, à ce moment-là, racontent leurs émotions de manière très souvent stéréotypée. Petit à petit, à l'insu de tout le monde, des libertés se prennent. Ils se saisissent des cartes et du nombre qu'ils veulent et, à partir de là, ils s'aventurent à raconter plutôt une histoire improvisée. Même s'il y a souvent des récurrences autour de certains thèmes ou axes de leur expression, cela leur donne un prétexte pour raconter et dire quelque chose qui est plus proche d'eux, ou en tout cas autre que ce qu'ils ont l'habitude de dire, même s'ils ont tendance à rester conformistes. Je prends l'audace, sans vraiment l'exprimer, de laisser dériver les choses, à mon insu plus ou moins, ou à leur insu, mais pas tout à fait, dans l'intention que leur expression et leur souci de raconter ne se figent pas trop, et que nous aussi, les éducateurs, nous ne nous figions pas trop, pour laisser le jeu de leur aventure s'exprimer. D'ailleurs, actuellement, les cartes ne sont presque plus utilisées. Et ceux qui les utilisent encore, pour certains, ils les utilisent « par le mime, la théâtralisation et la mise en jeu des habitudes et des attitudes »

Quelques remarques supplémentaires, donc, autour de la rigidification d'une aide, d'un support, mais aussi autour de ce qui, justement, n'est pas totalement une aide et qui, pourtant, en devient réellement une, juste le temps où elle est nécessaire. Je vais, à certains moments, à contre-courant d'une pratique bien connue et documentée auprès des personnes avec TSA, et qui a tout son poids. Elle consiste à leur donner de la prévisibilité en construisant des programmes et des protocoles qui peuvent se transformer en dispositifs ritualisés, afin de soutenir cette prévisibilité et pour qu'ils arrivent, ceux qui en ont besoin, de mieux arriver à prédire et à se repérer dans l'espace et le temps. Je constate que cette méthodologie doit être prise en compte, sans aucun doute. Néanmoins, je constate aussi que lorsque tout est bien « ficelé et organisé », nous nous y enfermons, au même titre que peuvent l'expérimenter les bénéficiaires.

En effet, une pratique de ce type a, a minima, son utilité, mais il y a aussi l'idée, de ne pas avoir peur de ne pas trop souligner ces habitudes, ou de ne les souligner que juste ce qui est nécessaire, afin de laisser la personne dériver, au sens exploratoire, et ainsi

oser cheminer là où l'inattendu s'autorise, ou, dans tous les cas, lui laisser l'illusion que ce qu'elle a trouvé vient bien d'elle-même. Je précise et rends mon propos plus clair à l'aide d'un exemple. Lors de la venue d'Antonio dans cette structure de jour, ceux qui ont concrètement construit son accueil, comme je l'ai laissé entendre, ont cherché à ne pas trop « blinder » les dispositifs que nous lui proposons dès le départ, afin d'y laisser des espaces, des interstices où il puisse aussi créer ce qu'il souhaite, même si je ne sais pas si c'est exactement la bonne expression, mais au moins déjà faire quelque chose à partir de ce qu'il peut, pour que nous puissions voir où il nous amène, en nous montrant vers quoi il dérive. Sa dérive peut alors devenir une occasion de trouver ce qui est bien à lui, ce qui appartient aux autres et ce qui se construit dans ce grand espace commun. Ces différents éléments constituent, d'une certaine manière, les différentes parties de ce « grand espace commun ».

Ce qui est « utile » pour un bénéficiaire doit rapidement lui être précisé, sans le prononcer trop fort, mais en l'énonçant dans le mouvement, avec une certaine subtilité, dans un élan retenu, comme quelque chose qui vaut pour lui, même si cela pourrait également être utile à un autre, mais, dans ce cas, à sa manière, afin qu'il puisse saisir que cela ne vaut pas comme une règle généralisée à tous. Autrement, le jeu se ferme. C'est toute la délicatesse : tenter de cultiver de l'ouvert, parce que ce qui ferme prend, lui, bien plus vite son pli, et le rouvrir après est bien plus énergivore lorsqu'il devient nécessaire de décoller ce qui a déjà pris.

Ce que je veux résumer, c'est qu'il est plus facile de construire, dès le départ, un cadre qui autorise que de devoir rouvrir un cadre qui s'est déjà fermé. Ce qui importe, c'est que le sujet en question puisse trouver son « rythme de base » (Oury, 2009, p. 170). C'est ici que se trouve la subtilité de notre accompagnement : ne pas provoquer ou prescrire directement l'émergence, mais aménager suffisamment la situation pour que quelque chose puisse venir du sujet, à et dans son rythme.

Première vignette

Le minuteur et le groupe : redonner du jeu

Pour Antonio, il y a un besoin de rendre très prévisibles les tours de parole. En effet, pour lui, comme cela peut être le cas pour certaines personnes atteintes d'un TSA, le groupe n'est pas toujours simple. Certains lui ont alors proposé un minuteur et posé la règle que chacun dispose de trois minutes de parole. Ceux qui le lui proposent pensent bien faire en l'incitant à utiliser cette prothèse adaptative pour structurer le temps, mais celle-ci se transforme rapidement en une règle pour tous. Elle produit presque immédiatement un effet contagieux. Le groupe de communication, qui se déployait jusque-là avec une certaine souplesse, voit rapidement son cadre se durcir, et tous se règlent sur ce minuteur et ses trois minutes, de manière presque obsessionnelle. Antonio prend à cœur de se contrôler autant que de contrôler ses propres camarades. Cela favorise l'installation d'une pensée binaire qui semble apaisante lorsque Antonio est sur les rails des trois minutes. Mais dès que les trois minutes sonnent, il y a une réaction forte, comme une sorte de mise à mort : le couperet tombe, tout doit s'arrêter

et recommencer à zéro. Pour Antonio, la sonnerie provoque presque chaque fois un sursaut. Il lui arrive même de taper sur la table, ce qui amplifie encore la tension et lui donne une dimension contagieuse. Les autres éducateurs et moi-même sommes très rapidement phagocytés, pris dedans, et devenons presque autant défenseurs que les bénéficiaires de cette rigueur toute militaire.

En tant qu'éducateur, je ressens un mal-être face à cette imposition qui ne peut ni être discutée ni élaborée. Au nom d'un acronyme, celui du TSA, une posture de spécialiste du TSA et de ses outils s'impose et devient une pratique sans contradiction ni controverse. Le cadre se rigidifie donc fortement. Même l'un des participants, qui a en effet tendance à parler longtemps, se discipline pour tenir dans ces trois minutes. Je prends le risque, petit à petit, puisque le sujet n'arrive pas à être élaboré ni réellement réfléchi, de proposer des variantes. Je parle, par exemple, pendant trois minutes, puis cela sonne.

Les fois suivantes, quand c'est moi, j'éteins quelquefois la sonnerie, afin que la fin soit moins nettement repérée, mais aussi pour tenter d'éviter ces sursauts. Il s'agit, par un geste d'extinction comportementale, de couper momentanément l'alimentation d'une dynamique devenue circulaire : la sonnerie renforce la réaction de Antonio, qui renforce à son tour l'attention du groupe au minuteur et la rigidification du cadre. Petit à petit, les minutes se rallongent. Quand Antonio le remarque, il s'énerve. Une formule simple et explicite m'est alors venue et s'est petit à petit renforcée. Je lui dis : « Si tu as besoin de trois minutes, c'est en ordre. Néanmoins, l'un ou l'autre peut avoir une autre nécessité. Nous pouvons regarder ce qui lui est nécessaire et, à la fin, lorsque la sonnerie retentit, lui demander s'il a encore besoin d'un peu de temps. » Petit à petit, le minuteur a été utilisé avec de moins en moins de précision, puis il n'est plus apparu sur la table.

Réflexion sur la première vignette

L'idée de départ, à savoir proposer un repère temporel à Antonio, était bonne. Néanmoins, c'est sa généralisation qui a fait, pendant un certain temps, du minuteur et de sa sonnerie le centre de ce qui s'échangeait au sein du groupe. Il aurait pu y avoir un retour d'expérience, permettant de revenir plus rapidement sur cette pratique et de l'ajuster en alimentant la réflexion. Il ne s'agissait pas seulement de faire disparaître l'objet, ce qui aurait peut-être seulement déplacé la tension fétichisante qui s'était constituée autour de lui, mais de redonner de la nuance, de réinstaurer l'autre, le multiple et la différenciation. Au fond, le multiple, en soi et à l'extérieur, se trouve réduit au strict minimum : il est ramené à un, il n'y a plus véritablement de deux ni davantage. L'altérité se trouve alors, elle aussi, réduite. Ce processus de généralisation instaure ainsi un autre processus : celui de l'indifférenciation. L'enjeu de la ruse a donc été de défaire, de déformer et de détourner la forme initiale, pour sortir de l'obsessionnalité qui s'était développée autour du minuteur, chez Antonio, mais aussi dans l'ensemble du groupe, et redonner du jeu et de l'air. Le cadre reste présent, mais sans cette contrainte maximaliste et contagieuse.

Cet outil, proposé sans véritable concertation, initialement comme un appui pour Antonio, a progressivement cessé d'être l'aide première pour devenir une règle qui s'est imposée à lui, aux autres participants et, finalement, à l'ensemble du groupe. Le temps de parole n'appartient plus vraiment à celui qui parle et, au fond, n'appartient plus à personne : il est commandé de l'extérieur par la sonnerie et par les trois minutes, devenues la mesure commune d'un double script, celui, initial, de l'objet et celui, surajouté, de l'éducateur, qui finit par fonctionner de manière impersonnelle. L'obéissance à la règle devient alors une obéissance pour l'obéissance : elle s'autonomise, et s'instaure une forme d'asservissement consenti par tous, consciemment ou inconsciemment. Cette sonnerie est passée du statut de simple repère à celui de symbole du cadre, jusqu'à prendre une dimension à la limite du persécutoire.

Défaire progressivement, par la ruse, comme je l'explique dans la vignette, cette forme non intégrée mais imposée n'est pas sans risque, parce que cela peut mettre à découvert quelque chose du pacte dénégatif qui soutient cette pratique (Kaës, 1989). Ce travail de la ruse a néanmoins permis de desserrer momentanément cette dynamique circulaire devenue persécutrice et de permettre à chacun de retrouver quelque chose de son propre rythme, de sa manière de parler et de sa manière d'être. Le minuteur aurait pu être utile à Antonio, mais sans organiser préalablement, et de manière identique, la parole de tous les autres participants. En arrière-fond, il y a l'idée qu'un appui que nous lui proposons ne devient réellement une ressource qui le soutient que lorsque cet appui peut être éprouvé, au moins en partie, et qu'il peut se l'approprier, sans avoir à le tenir éternellement comme une béquille, comme une « aide subie » qui, à la longue, prend aussi un parfum de morale. L'aide, l'appui ou le soutien proposé a sûrement une fonction immédiate perçue comme positive, mais il porte en même temps son corollaire, qui peut finir par se retourner en persécuteur, sous la rigueur de cet outil impersonnel, lequel finit par porter une autre injonction : celle que tout cela serait « pour son bien ».

Ce qui a été proposé de l'extérieur à Antonio par l'éducateur, dans ce cas, s'est aussi trouvé subi, et est ainsi devenu un non-trouvé-créé, parce que, quand quelque chose est proposé dans ce type de cadre, il peut être difficile de dire non, surtout face à une autorité éducative représentée comme détentrice d'un savoir sur lui. C'est alors l'éducateur, et non le sujet, qui peut rapidement avoir l'illusion de savoir ce qui est bon pour lui. L'outil s'impose comme un objet indigérable, et l'éducateur comme une autorité prescriptive sans nuance, même s'il croit agir avec nuance, oubliant que le sujet, quelles que soient ses difficultés dans la situation, liées en partie à son handicap, est aussi détenteur de possibilités expressives qui peuvent faire apparaître un « art » d'être au monde surprenant.

Le minuteur, dans ce cas-là, aurait pu être proposé à Antonio avec quelques indications sommaires, en le laissant ouvert à plusieurs possibilités quant à son usage et à ce qu'il pouvait en faire. L'objet technique en question n'est évidemment pas neutre : par ses affordances initiales, son script et sa forme, il oriente déjà l'attention, le mouvement et l'action, et donc l'utilisation de l'objet. L'idée est de ne pas ajouter trop rapidement à cette première orientation un scénario entièrement calibré et

structuré, jusqu'à en faire une prescription qui ferme les possibles. Il s'agit plutôt de laisser un peu de jeu pour voir comment Antonio s'en saisit, ce qu'il en fait, ce qu'il en retient ou ce qu'il en détourne, puis de reconstruire avec lui à partir de ce qui apparaît et de ce que cela produit.

L'objet peut alors rester un objet de médiation, et non d'imposition, entre Antonio, les autres et le cadre. Pour qu'un tel appui puisse être transformé et devenir lui-même transformateur pour celui qui s'en saisit, il importe, dès l'acte initial, de laisser à la personne la possibilité de prendre quelques bouts de ce qui lui est proposé, mais aussi de faire apparaître autre chose qui n'était pas prévu, dans l'objet lui-même ou à côté de lui. Elle peut s'en saisir, le détourner, s'y opposer, regarder ailleurs ou investir un détail que nous n'avions pas considéré. Toutes sortes de formes peuvent alors émerger, afin que cela demeure quelque chose qu'elle puisse vivre et ressentir comme trouvé par elle et, de ce fait, créé. Autrement, la proposition prend la forme d'une chose étrangère qui s'impose et ne peut que la faire plier d'un côté ou de l'autre. La réappropriation passe ici par la possibilité de déformer l'outil, de le détourner de son usage strict premier et d'en faire quelque chose avec lequel la personne puisse jouer. Elle passe aussi par la possibilité de trouver l'objet là où elle ne l'attend pas tout à fait, avec le sentiment que quelque chose de cette trouvaille vient bien d'elle-même. C'est ce qui peut lui redonner le pouvoir d'agir sur ce qui lui est proposé, mais aussi lui permettre, par ce biais, de prendre une part à la construction du commun. Or, dans cette vignette, nous n'avons pas eu la possibilité, entre nous, de proposer un objet qui reste médiateur au sens décrit ici. Il n'y a alors eu que la ruse pour tenter de sortir de cette impasse.

Deuxième vignette

La balle et le groupe : laisser apparaître un appui

La deuxième vignette m'a demandé une réflexion que je peux définir de subtile. J'ai participé aux discussions et aux interrogations autour d'une difficulté d'Antonio dans le groupe de communication. Je n'étais pas présent lors de la scène centrale, mais j'ai participé au travail de réflexion qui l'a précédée et au retour sur cette expérience dans l'après-coup. Quand Antonio se sent tendu, pour une raison parfois identifiable, parfois moins, une manière de faire revient souvent. Il commence à se crispier, met les mains sur ses oreilles et, quand cela monte, avant même qu'il puisse dire quelque chose, comme si cela allait sortir d'un coup, il tape assez fort sur la table.

Au premier abord, ce geste peut donner le sentiment qu'il se décharge, mais l'effet est différent : le bruit tend toutes les personnes autour de la table. À plusieurs reprises, j'avais discuté avec certains collègues réceptifs à la réflexion. J'é mets l'hypothèse que nous n'arrivons pas à construire facilement un programme d'aide à la prévisibilité, parce que tout l'environnement est ouvert et que, dans le groupe, c'est du même ordre. Il est donc difficile de prendre *a priori* une mesure d'aide pour l'accompagner. Ce qui

nous aide, ce sont justement ces moments d'échange pour émettre de petites hypothèses de travail.

Nous remarquons, par exemple, qu'à certains moments il bloque sa respiration et se serre. Nous avons alors commencé à lui dire, légèrement avant qu'il ne soit « trop haut » c'est-à-dire trop tendu, : « Respire », une fois, deux fois, trois fois, en l'accompagnant verbalement. Quand il redescend, nous lui demandons ce qui le dérange et le fait se tendre ainsi. Cette formule a fonctionné jusqu'à un certain point. Nous revenons souvent sur le fait qu'il tape sur la table. Le geste est, en lui-même, relativement anodin, mais son effet est contre-productif pour lui et pour les autres, parce qu'il reçoit très rapidement les manifestations de leur mécontentement. Le travail sur la respiration avait donc un effet, mais pas suffisamment. Nous nous demandions s'il ne pourrait pas prendre quelque chose dans les mains, par exemple une balle ou une pâte à mouler qu'il puisse serrer fortement et garder dans les mains. Nous réfléchissions à cela sans être vraiment passés à la mise en pratique, et surtout sans lui imposer cette technique. Nous pensions qu'avoir quelque chose à serrer pourrait lui offrir un autre point d'appui au moment de la montée de tension, mais aussi éviter qu'il tape sur la table et produise, par le bruit et les vibrations, une contamination immédiate de cette tension sur les autres, avec un effet de ricochet difficile à faire redescendre. Un jour, je n'étais pas présent au groupe de parole. Ma collègue m'a raconté ce qui s'était passé avec Antonio dans une situation similaire. Il y avait du matériel de bricolage sur la table, en attente. Sentant la tension venir, elle avait vu une boule et l'avait saisie. Elle ne la lui avait pas donnée directement, mais avait laissé la balle glisser dans sa direction. Antonio, pendant la montée de tension, l'avait saisie et l'avait tenue fortement dans sa main. Il redescendit alors assez vite.

À partir de là, nous ne lui donnons pas vraiment l'objet, mais nous pouvons suggérer : « Tu veux une balle de la table ? » Une ou deux fois, nous lui avons aussi donné une balle molle que nous avions sous la main. Puis la balle, finalement, il ne la prend plus. Elle est apparue de manière éphémère, puis a disparu de son environnement, sans devenir une prescription. Pour nous, cela a aussi été une aide, parce que nous discutons de manière créative, dans une forme de joute, pour nous donner des idées sur ce que nous pourrions faire et sur la manière de le faire. L'expérience de la balle sur la table a pourtant émergé autrement : ma collègue l'a laissée rouler vers sa main. Il y a eu un double effet, presque de surprise, pour celle qui la donnait comme pour celui qui la recevait. Le fait de raconter ensuite cette scène et de la reprendre ensemble dans l'après-coup a également donné une forme partageable à ce qui s'était passé et, de ce fait, une forme d'étayage que nous avons coproduite et qui garde sa potentialité, même si nous ne reproduisons pas le même geste. Il y a, au fond, une production vivante de notre travail, où tout ne s'arrête pas uniquement à lui-même, mais produit des éléments qui viennent réactiver une forme de membrane psychique entre nous et qui peuvent continuer à produire leurs effets, autrement, dans le temps. Ce que nous partageons là est aussi, au fond, une connaissance construite et produite ensemble à partir de ce qui s'est passé. Cela change et affine le regard que nous avons sur notre travail et sur cette pratique. D'autre part de ce retour, nous avons moins le sentiment de subir les actes d'Antonio, même si ce qui se reproduit n'est jamais tout à fait identique.

Réflexion sur la deuxième vignette

Dans cette deuxième vignette, l'objet n'est pas introduit comme une technique déjà construite préalablement et comme une prescription imposée ou encore comme une méthode en soi. Il émerge progressivement d'une imagination partagée, à partir d'une réflexion collective constituée de petites hypothèses, d'observations et d'ajustements. L'idée de tenir ou de prendre quelque chose entre les mains était déjà en gestation depuis un certain temps. La balle se trouve, ce jour-là, présente dans le milieu, sur la table, au sein du groupe de communication. Ma collègue la saisit et la laisse simplement glisser vers Antonio, qui la prend dans le mouvement de sa tension. Elle devient, pendant un court moment, un point fixe de rassemblement.

Antonio fait agir son corps et une partie de la tension semble alors pouvoir se déplacer autrement, évitant que celle-ci ne contamine immédiatement le groupe par le bruit et les vibrations de la table. Quand la tension passe ainsi par le corps, cela va très vite. Dans ce mouvement et cette expérience, la balle peut être pensée comme ayant momentanément pris une fonction de médium malléable. Elle ne symbolise pas encore quelque chose de déterminé ni de clair pour Antonio, mais elle lui offre, à ce moment où il se perd, dans le registre sensori-moteur, une matière, une matérialité qu'il peut saisir et serrer, et sur laquelle une partie de la tension jusque-là déchargée sur la table semble pouvoir se déplacer. Roussillon, sans le citer mot à mot, mais en me servant ici de ce sur quoi il travaille autour de la médiation, situe l'une des formes de la symbolisation primaire dans une transformation par le jeu sensori-moteur, par la motricité, qui rend l'expérience utilisable et donc malléable par le sujet bien avant qu'elle puisse s'aventurer dans et par le langage, être racontée et partagée avec un autre (Roussillon, 2012). Dans ce cas-là, et à l'inverse de ce qui s'est produit dans la première vignette, cet objet n'a pas été fixé dans un programme préétabli. Il a pu apparaître, parcourir et « voler » dans notre imaginaire, petit à petit devenu commun entre nous, et produire un effet qui n'a pas été calculé, sans être pour autant complètement aléatoire, et être repris et réutilisé ensuite quelques fois, puis disparaître de nos horizons. Il n'y a, en effet, pas eu de véritable suite sans cette expérience, cette trace. L'objet reste ainsi un objet de médiation que je précise dans notre cas plutôt qu'une nouvelle prothèse imposée.

La réflexion menée avant et après la scène participe également à cette médiation. Elle rend l'expérience représentable et partageable pour nous. La balle et ce qui peut ensuite se raconter autour d'elle prennent ainsi une fonction tierce, ouvrant plusieurs possibilités d'intervention, sans que nous en arrêtions trop vite la forme ni que nous la fixions sur une seule manière de faire. Cette scène ouvre alors une question plus large : comment proposer des vecteurs, des béquilles, des supports ou d'autres appuis qui ne restent présents que le temps nécessaire, sans laisser une empreinte trop importante pour que chacun puisse concevoir son envol avec son style ? Celui qui s'en saisit peut alors prendre quelque chose qu'il éprouve comme venant aussi de lui-même.

Conclusions

Il y a ici deux sortes de conclusions, l'une plus centrée sur Antonio, l'autre de portée plus générale.

Ce développement à partir de Antonio l'a maintenu aussi bien comme sujet de cette réflexion que comme porte d'entrée pour explorer ce qui se construit entre une personne accueillie, la structure d'accueil, l'équipe et son cadre institutionnel. Cet espace d'accueil n'est pas seulement une forme préconstruite à laquelle il devrait s'adapter à tout prix. Il prend forme et se construit à partir de l'expérience, de la présence des autres, des tensions rencontrées, ainsi que des traces et des usages de ceux qui le fréquentent. L'accueil, ou même l'hospitalité, consiste à tenter de rendre le milieu suffisamment tenable et bon, mais aussi suffisamment ouvert pour que chacun puisse y prendre quelque chose et y inscrire, à sa manière et comme il le peut, une part de lui-même.

Cela demande que l'équipe puisse reprendre ce qui la traverse, dans tous les sens du terme, et cela ne va pas de soi. Les conflits ne rendent pas nécessairement le lieu pathogène, sauf lorsqu'ils se fixent et qu'il devient impossible de les penser. C'est ce premier versant de la conflictualité que j'ai abordé comme une source d'énergie. Mais il faut aussi veiller à ce que ce qui pousse, s'il n'est pas accueilli, ne finisse pas par se retourner contre ceux qui le véhiculent. La fonction tierce est capitale, mais elle ne peut en aucun cas être considérée comme acquise. Elle dépend justement de cette capacité à remettre les pratiques au travail, à laisser circuler les désaccords et à ne pas confondre le sujet avec le problème qu'il semble porter. Même si, dans les structures groupales, les fonctions de porte-parole et de porte-symptôme sont inévitables et ont une utilité de lien, il est nécessaire que ce qui se dépose sur l'un puisse ensuite se déplacer, parfois aussi par l'intermédiaire des objets sans disparaître.

Les deux vignettes ont permis de rendre visible une différence qui, dans notre cas, me semble essentielle : le minuteur, pensé comme une aide, s'est rigidifié jusqu'à devenir, pour le dire rapidement, un persécuteur pour l'ensemble du groupe. La balle, à l'inverse, est apparue momentanément comme un point fixe pour Antonio, mais seulement pour un temps, puis elle a disparu sans devenir une prescription ni une dépendance. Je n'ai pas l'intention d'opposer la structure à la souplesse, ni de rendre les outils éducatifs obsolètes. L'idée est plutôt de se rendre compte que notre statut et notre fonction d'éducateur sont plus dominants que nous ne voulons bien le penser, et que nous avons une forte capacité à imposer des formes et à parler à la place des sujets en situation de handicap.

C'est pour cela que j'insiste sur le fait que proposer des appuis sans en arrêter trop vite la forme n'est pas si simple que cela. Cela demande de la retenue et un savoir laisser faire qui se situe à l'opposé de l'activisme, afin que celui qui rencontre ces étayages puisse les déformer, les bricoler, parfois même les détruire ou les détourner de leur fonction première pour leur faire prendre une autre vie, ou encore les laisser de côté. C'est peut-être ainsi que peut s'ouvrir la possibilité d'un autre territoire. L'idée est que le sujet puisse éprouver que quelque chose de ce qu'il trouve vient aussi de

lui-même, même si cela lui vient toujours aussi d'un Autre, au sens concret comme au sens symbolique du terme.

C'est peut-être là que se situe ce que je soutiens comme éthique : l'hospitalité recherchée dans ce texte ne consiste pas à fabriquer le monde de l'autre à sa place, mais à travailler suffisamment le milieu pour qu'il puisse y trouver ses prises, y faire lieu et, avec son propre style, participer par ricochet à la construction du commun : d'un monde commun qui ne soit pas seulement une obligation à faire commun.

Nous allons ici aboutir à une conclusion plus générale, portant sur des concepts tels que les lieux totalitaires, la bureaucratie et le courage.

Au fond, le rappel de Fernand Deligny et de son rapport particulier à l'institution, tout en gardant à l'esprit la différence avec l'époque actuelle, où nous sommes déjà relativement bien lotis du point de vue matériel pour accompagner et loger les personnes en situation de handicap, laisse ouverte une question interminable : celle de l'hospitalité en termes d'humanisation. Comment ne pas succomber au « super-bien-organisé », là où les zones grises de la déshumanisation ne sont jamais très loin ? Celle-ci peut se manifester par la perte de la capacité du sujet à se dire, d'une manière ou d'une autre, jusqu'à le rendre *sans voix*, lorsque nous parlons pour lui et sur lui dans une logique normative, plutôt que dans une rencontre qui transforme l'un et l'autre.

Guillaume Le Blanc, sans ouvrir frontalement cette question, dit quelque chose de celui dont la parole ne trouve pas les conditions pour devenir audible comme telle : « Être sans voix, c'est alors être privé de la propriété sociale de la parole, mais c'est aussi rester sans possibilité d'être entendu. Dans les deux cas, ce qui fait défaut, c'est la justification sociale de soi, qui conditionne un accès matériel réel à une forme d'humanité » (Le Blanc, 2007, p. 151).

Il est peut-être là, le mouvement de ce texte, qui ne veut ni le dire trop haut ni le crier trop fort : dans ce qui permet encore à quelque chose d'une *voix*, d'une forme ou d'un passage de se produire là où cela pourrait se refermer. Pour cela, je vais faire un dernier détour et terminer cette exploration par un grand fragment de Georges Didi-Huberman, tiré d'*Essayer voir*, dans le texte intitulé « Le lieu malgré soi » (2014). « Il y est question de processus d'humanisation et de déshumanisation dont nous ne sommes peut-être jamais très loin, sans pour autant en faire une morale. Il ne s'agit évidemment pas de rabattre les institutions dans lesquelles nous travaillons sur les lieux dont il parle, ni d'établir une équivalence entre eux, mais de retenir la question de la forme, du passage et de la résistance » :

« La raison, l'art, la poésie ne nous aident pas à déchiffrer le lieu d'où ils ont été bannis. » Dans cette phrase de Primo Levi, extraite de son livre admirable *Les Naufragés et Les rescapés*, le « lieu » en question désigne, bien sûr, le camp d'Auschwitz et, en général, la réalité du *Lager*, ce lieu échafaudé contre l'homme, conçu pour la négation et l'extermination d'une humanité tout entière. On sait aussi que, malgré cette impossibilité à comprendre intégralement, malgré cette « indéchiffrabilité » du lieu où Primo Levi fut exposé au pire, la raison, l'art et la poésie

lui furent bien nécessaires et, même, vitales, comme il le développe dans les mêmes pages — notamment lorsqu'il écrit : « Quant à moi, la culture m'a été utile : pas toujours, parfois, peut-être par des voies souterraines et imprévues, mais elle m'a servi et m'a peut-être sauvé » —, et comme en témoigne aussi, par exemple, le chapitre de *Si c'est un homme* intitulé « Le chant d'Ulysse ». La raison, l'art, la poésie ne nous aident sans doute pas à déchiffrer le lieu d'où ils ont été bannis. Mais ils nous demeurent nécessaires, et même vitaux, pour le déchirer : pour nous rappeler que les lieux totalitaires, aussi efficaces soient-ils, ne feront jamais disparaître tout à fait cette « parcelle d'humanité » — comme disait Hannah Arendt — qui en interrompra l'œuvre de destruction, si modestement, si lacunairement que ce soit. Cela s'appelle résistance, puissance de la survie. Il a fallu beaucoup de courage, mais aussi un véritable exercice de la raison, pour qu'Emanuel Ringelblum parvienne à réunir, entre 1941 et 1943, son extraordinaire documentation clandestine dans le ghetto de Varsovie. Il a fallu beaucoup de courage, mais aussi une véritable force poétique, pour que Zalmen Gradowski parvienne à trouver des mots pour décrire quelque chose, en 1944, dans le « cœur de l'enfer » de Birkenau. Tout acte de résistance suppose un art — le détour, par exemple — et une raison — la ruse tactique, par exemple. C'est-à-dire la création d'une forme. Toute survie cherche la forme efficace où se lover. La forme ainsi entendue serait, malgré tout, un lieu : un passage inventé, une faille pratiquée dans les impasses que veulent créer les lieux totalitaires, ces lieux malgré l'homme, organisés pour son anéantissement. Inventer un lieu malgré tout, une « parcelle d'humanité » : voilà bien ce qu'une ruse de la raison, voilà peut-être ce qu'une certaine invention poétique permet quelquefois, comme une légère déchirure dans le désespoir, un passage pratiqué dans la dureté du monde historique. (2014, pp. 9-11.)

Cette dernière partie ne me laisse pas indifférent. J'entends bien que nous ne sommes pas dans des lieux totalitaires et qu'aucune équivalence ne peut être établie. Nous travaillons cependant dans des institutions, dans des lieux qui ne sont jamais totalement à l'abri de processus de déshumanisation. Ces processus n'ont ni les mêmes formes ni la même portée, mais certaines logiques de fermeture peuvent néanmoins réapparaître.

À partir de là, le courage m'interpelle dans nos métiers : comment pouvons-nous résister dans des lieux qui semblent protégés par tous les processus de qualité et par les dispositifs bureaucratiques censés contrôler cette qualité ? Comment faire pour que la parole ne se conforme pas au point de ne plus pouvoir nommer les processus déshumanisant ? En quelque sorte, comment ne pas institutionnaliser toutes les parcelles de la vie ?

C'est en ces termes que je me suis penché sur ce que veulent dire s'approprier, trouver-crée et se donner l'illusion minimale que nous avons, tout de même, inventé quelque chose : une possibilité qui ne devrait pas dépendre de qualités préalablement requises, mais du simple fait d'être sujet, du sujet singulier que je suis aux sujets que nous sommes, sans pour autant nier que les qualités, quelles qu'elles soient, contribuent à faire de chacun ce qu'il est et à donner à sa voix sa portée singulière au sein de ce corps commun.

Référence

- Béjarano, A. (1974). Essai d'étude d'un groupe large. *Bulletin de psychologie*, 28(numéro spécial), 98–122. <https://doi.org/10.3406/bupsy.1974.15642>
- Bittolo, C. (2008). Les ambiances et leur traitement dans les groupes en institution. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 50(1), 47–55. <https://doi.org/10.3917/rppg.050.0047>
- Bureau PsyCnam. (2021, 29 mai). *Conférence Yves Clot pour PsyCnam 29/05/2021* [Vidéo]. YouTube. <https://www.youtube.com/watch?v=mRr0xOC7S3o>
- Buttex, A. (2023). Regard d'un éducateur sur des signes épileptiques qui ne se laissent voir. *Journal européen de la déshabilité intellectuelle*, 17/23, 1–10. <https://ejid.name/files/690/regard-dun-educateur-a-buttex.pdf>
- Deleuze, G., & Guattari, F. (1980). *Mille plateaux : Capitalisme et schizophrénie 2*. Les Éditions de Minuit.
- Despret, V. (2019). *Habiter en oiseau*. Actes Sud.
- Didi-Huberman, G. (2014). *Essayer voir*. Les Éditions de Minuit.
- Freud, S. (1995). 31e leçon : La décomposition de la personnalité psychique (J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet, A. Rauzy, & R.-M. Zeitlin, trad.). Dans J. Laplanche (dir.), *Œuvres complètes. Psychanalyse* (vol. 19, pp. 140–163). Presses universitaires de France. (Œuvre originale publiée en 1933)
- Galli Carminati, G., & Carminati, F. (2018). Les chemins de maraude d'une formation groupale. *Psychothérapies*, 38(3), 151–166.
- Galli Carminati, G., Carminati, F., Lehotkay, R., Lorincz, E. N., Subirade-Jacopit, V., Rondini, E., & Bertelli, M. O. (2017). Residential placement and quality of life for adults with severe autism spectrum disorders and severe-to-profound intellectual disabilities. *Advances in Autism*, 3(4), 187–205. <https://doi.org/10.1108/AIA-01-2017-0001>
- Gerber, F., Baud, M. A., Giroud, M., & Galli Carminati, G. (2008). Quality of life of adults with pervasive developmental disorders and intellectual disabilities. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 38(9), 1654–1665. <https://doi.org/10.1007/s10803-008-0547-9>
- Ghaziuddin, M., & Gerstein, L. (1996). Pedantic speaking style differentiates Asperger syndrome from high-functioning autism. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 26(6), 585–595. <https://doi.org/10.1007/BF02172348>
- Hutchins, E. (1995). *Cognition in the wild*. The MIT Press. <https://doi.org/10.7551/mitpress/1881.001.0001>

- Kaës, R. (1989). Alliances inconscientes et pacte dénégatif dans les institutions. *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, 13, 27–38.
<https://doi.org/10.3406/rppg.1989.1036>
- Kaës, R. (2013). *Un singulier pluriel : La psychanalyse à l'épreuve du groupe* (2e éd.). Dunod.
- Lave, J., & Wenger, E. (1991). *Situated learning: Legitimate peripheral participation*. Cambridge University Press. <https://doi.org/10.1017/CBO9780511815355>
- Le Blanc, G. (2007). Vies ordinaires, vies précaires. Seuil.
- Lecourt, É. (2008). *Introduction à l'analyse de groupe*. Éres.
- Libois, J. (2013). *La part sensible de l'acte : Présence au quotidien en éducation sociale*. Éditions ies.
- Libois, J., & Heimgartner, P. (2013). Accueil libre et libre adhésion : Pratiques fondamentales en travail social. Dans L. Wicht (dir.), *À propos de l'accueil libre : Mutualisation d'expériences professionnelles et tentative de définition d'une pratique de travail social auprès des jeunes* (pp. 69–94). Éditions ies.
<https://books.openedition.org/ies/6053>
- Luyster, R. J., Zane, E., & Wisman Weil, L. (2022). Conventions for unconventional language: Revisiting a framework for spoken language features in autism. *Autism & Developmental Language Impairments*, 7, Article 23969415221105472.
<https://doi.org/10.1177/23969415221105472>
- Marcelli, D. (2000). *La surprise : Chatouille de l'âme*. Albin Michel.
- Mellier, D. (2018). *La vie psychique des équipes : Institution, soin et contenance*. Dunod. <https://doi.org/10.3917/dunod.melli.2018.01>
- Mesibov, G. B., Shea, V., & Schopler, E. (2005). *The TEACCH approach to autism spectrum disorders*. Kluwer Academic/Plenum Publishers.
<https://doi.org/10.1007/978-0-306-48647-0>
- Neri, C. (2005, 2 juillet). *Des pensées sans penseur* (A. Angelini Rota, trad.) [Communication orale]. Congrès « L'actualité de la pensée de Bion », Société européenne pour la psychanalyse de l'enfant et de l'adolescent, Paris, France.
<https://lnx.claudioneri.it/wp-content/uploads/2013/05/des-pensees-sans-penseur.pdf>
- Oury, J. (2009). Analyse structurale et métapsychologie. *Psychoanalytische Perspectieven*, 27(1-2), 153–173.
- Perret, C. (2016, 18 janvier). *(Mi)lieux de vie : De la pédagogie à la cartographie*. Tracés. <https://www.espazium.ch/fr/actualites/milieux-de-vie-de-la-pedagogie-la-cartographie>
- Perret, C. (2021). *Le tacite, l'humain : Anthropologie politique de Fernand Deligny*. Éditions du Seuil.

Pinel, J.-P. (2018). Le contre-transfert dans la clinique institutionnelle : Controverses et débats. *Le Coq-héron*, 235(4), 124–133. <https://doi.org/10.3917/cohe.235.0124>

Platon. (2026). *Timée–Critias* (L. Brisson, trad. et éd.). Flammarion.

Roussillon, R. (2018). *Répéter pour le plaisir ou répéter pour intégrer*. Société psychanalytique de Paris. https://www.spp.asso.fr/textes/textes-et-conferences/rencontres-de-spp/2018_contrainte_de_repetition/repeter-pour-le-plaisir-ou-repeter-pour-integrer/

Scaler Scott, K., Tetnowski, J. A., Flaitz, J. R., & Yaruss, J. S. (2014). Preliminary study of disfluency in school-aged children with autism. *International Journal of Language & Communication Disorders*, 49(1), 75–89. <https://doi.org/10.1111/1460-6984.12048>

Schopler, E. (s. d.). *Description du programme TEACCH*. Autisme Suisse romande. <https://www.autisme.ch/autisme/therapies/teacch/description-du-programme-teacch>

Simon, H. (1929). *Aktivere Krankenbehandlung in der Irrenanstalt*. Walter de Gruyter.

Suchman, L. A. (1987). *Plans and situated actions: The problem of human-machine communication*. Cambridge University Press.

Tosquelles, F. (2025). *Théorie et pratique de la psychothérapie institutionnelle*. Champ social. <https://shs.cairn.info/theorie-et-pratique-de-la-psychotherapie-institutionnelle--9791034609321>

Volden, J., & Lord, C. (1991). Neologisms and idiosyncratic language in autistic speakers. *Journal of Autism and Developmental Disorders*, 21(2), 109–130. <https://doi.org/10.1007/BF02284755>